L'AVARE,

COMÉDIE,

EN PROSE, ET EN CINQ ACTES.

PAR MONSIEUR DE MOLIERE.

NOUVELLE ÉDITION.



À PARIS,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. DCC. LX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



ACTEURS.

HARPAGON, pere de Cléante & d'Elife, & amoureux de Mariane.

ANSELME, pere de Valere & de Mariane.

CLEANTE, fils d'Harpagon, amant de Mariane.

ELISE, fille d'Harpagon.

VALERE, fils d'Anfelme, & amant d'Elife.

MARIANE, fille d'Anfelme.

FROSINE, femme d'intrigue.

MAISTRE SIMON, Courtier.

MAISTRE JACQUES, Cuifinier & Cocher d'Harpagon.

LAFLECHE, Valet de Cléante.

DAME CLAUDE, Servante d'Harpagon.

BRINDAVOINE, } Laquais d'Harpagon.
LAMERLUCHE, }

UN COMMISSAIRE.

La Scene eſt à Paris, dans la Maiſon d'Harpagon.



L'AVARE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.



SCENE PREMIERE.

VALERE, ELISE.

VALERE.



HÉ quoi! charmante Eliſe, vous devenez mélancolique, après les obligeantes aſſurances que vous avez eu la bonté de me donner de votre foi? Je vous vois ſoupirer, hélas! au milieu de ma joie. Eſt-ce du regret, dites-moi, de m'avoir fait heureux, & vous repentez-vous de cet engagement où mes feux ont pu vous contraindre?

ELISE.

Non, Valere, je ne puis pas me repentir de tout ce que je fais pour vous. Je m'y ſens entraîner par une trop douce puiſſance, & je n'ai pas même la force de ſouhaiter que les choſes ne fuſſent pas. Mais, à vous

dire vrai, le succès me donne de l'inquiétude; & je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devrois.

VALERE.

Hé! que pouvez-vous craindre, Elise, dans les bontés que vous avez pour moi?

ELISE.

Hélas! cent choses à la fois. L'emportement d'un pere, les reproches d'une famille, les censures du monde; mais, plus que tout, Valere, le changement de votre cœur, & cette froideur criminelle dont ceux de votre sexe payent, le plus souvent, les témoignages trop ardens d'un innocent amour.

VALERE.

Ah! ne me faites pas ce tort, de juger de moi par les autres. Soupçonnez-moi de tout, Elise, plutôt que de manquer à ce que je vous dois. Je vous aime trop pour cela; & mon amour pour vous durera autant que ma vie.

ELISE.

Ah! Valere, chacun tient les mêmes discours. Tous les hommes sont semblables par les paroles; & ce n'est que les actions qui les découvrent différens.

VALERE.

Puisque les seules actions font connoître ce que nous sommes, attendez donc, au moins, à juger de mon cœur par elles; & ne me cherchez point des crimes dans les injustes craintes d'une fâcheuse prévoyance. Ne m'assassinez point, je vous prie, par les sensibles coups d'un soupçon outrageux, & donnez-moi le tems de vous convaincre, par mille & mille preuves, de l'honnêteté de mes feux.

ELISE.

Hélas! qu'avec facilité on se laisse persuader par les personnes que l'on aime! Oui, Valere, je tiens votre cœur incapable de m'abuser. Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour, & que vous me serez fidele; je n'en veux point du tout douter, & je retranche mon chagrin aux appréhensions du blâme qu'on pourra me donner.

VALERE.

Mais pourquoi cette inquiétude?

ELISE.

Je n'aurois rien à craindre, si tout le monde vous voyoit des yeux dont je vous vois; & je trouve en votre personne dequoi avoir raison aux choses que je fais pour vous. Mon cœur, pour sa défense, a tout votre mérite, appuyé du secours d'une reconnoissance où le Ciel m'engage envers vous. Je me représente, à toute heure, ce péril étonnant qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre, cette générosité surprenante, qui vous fit risquer votre vie pour dérober la mienne à la fureur des ondes, ces soins pleins de tendresse, que vous me fites éclater après m'avoir tirée de l'eau, & les hommages assidus de cet ardent amour, que ni le tems, ni les difficultés, n'ont rebuté; & qui vous faisant négliger, & parens & patrie, arrête vos pas en ces lieux, y tient en ma faveur votre fortune déguisée, & vous a réduit, pour me voir, à vous revêtir de l'emploi de domestique de mon pere. Tout cela fait chez moi, sans doute, un merveilleux effet, & c'en est assez, à mes yeux, pour me justifier l'engagement où j'ai pu consentir; mais ce n'est pas assez, peut-être, pour le justifier aux autres, & je ne suis pas sûre qu'on entre dans mes sentimens.

VALERE.

De tout ce que vous avez dit, ce n'est que par mon seul amour que je prétends, auprès de vous, mériter quelque chose; &, quant aux scrupules que vous avez, votre pere lui-même ne prend que trop de soin de vous justifier à tout le monde; & l'excès de son avarice, & la maniere austere dont il vit avec ses enfans, pourroient autoriser des choses plus étranges. Pardonnez-moi, charmante Elise, si j'en parle ainsi devant vous. Vous sçavez que, sur ce chapitre, on n'en peut pas dire du bien. Mais enfin, si je puis, comme je l'espere, retrouver mes parens, nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous le rendre favorable. J'en attends des nouvelles avec impatience; & j'en irai chercher moi-même, si elles tardent à venir.

ELISE.

Ah! Valere, ne bougez d'ici, je vous prie, & songez seulement à vous bien mettre dans l'esprit de mon pere.

VALERE.

Vous voyez comme je m'y prends, & les adroites complaisances qu'il m'a fallu mettre en usage, pour m'introduire à son service; sous quel masque de sympathie, & de rapports de sentimens, je me déguise pour lui plaire, & quel personnage je joue tous les jours avec lui, afin d'acquérir sa tendresse. J'y fais des progrès admirables, & j'éprouve que, pour gagner les hommes, il n'est point de meilleure voie, que de se parer à leurs yeux de leurs inclinations, que de donner dans leurs maximes, encenser leurs défauts, & applaudir ce qu'ils font. On n'a que faire d'avoir peur de trop charger la complaisance, & la maniere dont on les joue à beau être visible, les plus fins sont toujours de grandes dupes du côté de la flatterie, & il n'y a rien de si impertinent & de si ridicule, qu'on ne fasse avaler, lorsqu'on l'assaissonne en louanges. La sincérité souffre un peu au métier que je fais; mais quand on a besoin des hommes, il faut bien s'ajuster à eux; & puisqu'on ne sçauroit les gagner que par-là, ce n'est pas la faute de ceux qui flattent, mais de ceux qui veulent être flattés.

ELISE.

Mais que ne tâchez-vous aussi à gagner l'appui de mon frere, en cas que la servante ne s'avisât de révéler notre secret.

VALERE.

On ne peut pas ménager l'un & l'autre; & l'esprit du pere, & celui du fils, sont des choses si opposées, qu'il est difficile d'accommoder ces deux confidences ensemble. Mais vous, de votre part, agissez auprès de votre frere, & servez-vous de l'amitié qui est entre vous deux, pour le jetter dans nos intérêts. Il vient. Je me retire. Prenez ce tems pour lui parler, & ne lui découvrez de notre affaire, que ce que vous jugerez à propos.

ELISE.

Je ne sçais si j'aurai la force de lui faire cette confidence.

SCENE II.

CLEANTE, ELISE.

CLEANTE.

JE ſuis bien aiſe de vous trouver ſeule, ma ſœur; & je brûlois de vous parler, pour m'ouvrir à vous d'un ſecret.

ELISE.

Me voilà prête à vous oüir, mon frere. Qu'avez-vous à me dire?

CLEANTE.

Bien des choſes, ma ſœur, enveloppées dans un mot. J'aime.

ELISE.

Vous aimez?

CLEANTE.

Oui, j'aime. Mais, avant que d'aller plus loin, je ſçais que je dépends d'un pere, & que le nom de fils me ſoumet à ſes volontés; que nous ne devons point engager notre foi ſans le conſentement de ceux dont nous tenons le jour; que le Ciel les a fait les maîtres de nos vœux, & qu'il nous eſt enjoint de n'en diſpoſer que par leur conduite; que, n'étant prévenus d'aucune folle ardeur, ils ſont en état de ſe tromper bien moins que nous, & de voir beaucoup mieux ce qui nous eſt propre; qu'il en faut plutôt croire les lumieres de leur prudence, que l'aveuglement de notre paſſion; & que l'emportement de la jeuneſſe nous entraîne le plus ſouvent dans des précipices fâcheux. Je vous dis tout cela, ma ſœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire; car enfin mon amour ne veut rien écouter, & je vous prie de ne me point faire de remontrances.

ELISE.

Vous êtes-vous engagé, mon frere, avec celle que vous aimez?

CLEANTE.

Non; mais j'y ſuis réſolu, & je vous conjure, en-

core une fois, de ne me point apporter de raisons pour m'en dissuader.

ELISE.

Suis-je, mon frere, une si étrange personne ?

CLEANTE.

Non, ma sœur; mais vous n'aimez pas. Vous ignorez la douce violence qu'un tendre amour fait sur nos cœurs, & j'appréhende votre sagesse.

ELISE.

Hélas! mon frere, ne parlons point de ma sagesse. Il n'est personne qui n'en manque, du moins une fois en sa vie; &, si je vous ouvre mon cœur, peut-être seraije à vos yeux bien moins sage que vous.

CLEANTE.

Ah! plût au Ciel que votre ame comme la mienne...

ELISE.

Finissons auparavant votre affaire, & me dites qui est celle que vous aimez.

CLEANTE.

Une jeune personne qui loge depuis peu en ces quartiers, & qui semble être faite pour donner de l'amour à tous ceux qui la voient. La nature, ma sœur, n'a rien formé de plus aimable; & je me sentis transporté dès le moment que je la vis. Elle se nomme Mariane, & vit sous la conduite d'une bonne femme de mere qui est presque toujours malade, & pour qui cette aimable fille a des sentimens d'amitié qui ne sont pas imaginables. Elle la sert, la plaint, & la console avec une tendresse qui vous toucheroit l'ame. Elle se prend d'un air le plus charmant du monde aux choses qu'elle fait; & l'on voit briller mille graces en toutes ses actions, une douceur pleine d'attraits, une bonté toute engageante, une honnêteté adorable, une.... Ah! ma sœur, je voudrois que vous l'eussiez vue.

ELISE.

J'en vois beaucoup, mon frere, dans les choses que vous me dites; &, pour comprendre ce qu'elle est, il me suffit que vous l'aimez.

CLEANTE.

J'ai découvert, sous main, qu'elles ne sont pas fort accommodées,

accommodées, & que leur discrette conduite a de la peine à étendre à tous leurs besoins le bien qu'elles peuvent avoir. Figurez-vous, ma sœur, quelle joie ce peut être, que de relever la fortune d'une personne que l'on aime, que de donner adroitement quelques petits secours aux modestes nécessités d'une vertueuse famille; & concevez quel déplaisir ce m'est de voir que, par l'avarice d'un pere, je sois dans l'impuissance de gouter cette joie, & de faire éclater à cette belle aucun témoignage de mon amour.

ELISE.

Oui, je conçois assez, mon frere, quel doit être votre chagrin.

CLEANTE.

Ah! ma sœur, il est plus grand qu'on ne peut croire. Car enfin, peut-on rien voir de plus cruel, que cette rigoureuse épargne qu'on exerce sur nous, que cette sécheresse étrange où l'on nous fait languir? Hé! que nous servira d'avoir du bien, s'il ne nous vient que dans le tems que nous ne serons plus dans le bel âge d'en jouir, & si, pour m'entretenir même, il faut que maintenant je m'engage de tous côtés, si je suis réduit avec vous à chercher tous les jours le secours des marchands, pour avoir moyen de porter des habits raisonnables? Enfin, j'ai voulu vous parler, pour m'aider à sonder mon pere sur les sentimens où je suis; & si je l'y trouve contraire, j'ai résolu d'aller en d'autres lieux, avec cette aimable personne, jouir de la fortune que le Ciel voudra nous offrir. Je fais chercher par tout, pour ce dessein, de l'argent à emprunter; &, si vos affaires, ma sœur, sont semblables aux miennes, & qu'il faille que notre pere s'oppose à nos desirs, nous le quitterons-là tous deux, & nous affranchirons de cette tyrannie, où nous tient, depuis si long-tems, son avarice insupportable.

ELISE.

Il est bien vrai que tous les jours il nous donne, de plus en plus, sujet de regretter la mort de notre mere; & que....

CLEANTE.

J'entends ſa voix. Eloignons-nous un peu pour achever notre confidence, & nous joindrons après nos forces, pour venir attaquer la dureté de ſon humeur.

SCENE III.

HARPAGON, LA FLECHE.

HARPAGON.

Hors d'ici, tout-à-l'heure, & qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence.

LA FLECHE *à part.*

Je n'ai jamais rien vu de ſi méchant que ce maudit vieillard; & je penſe, ſauf correction, qu'il a le diable au corps.

HARPAGON.

Tu murmures entre tes dents?

LA FLECHE.

Pourquoi me chaſſez-vous?

HARPAGON.

C'eſt bien à toi, pendard, à me demander des raiſons? Sors vîte, que je ne t'aſſomme.

LA FLECHE.

Qu'eſt-ce que je vous ai fait?

HARPAGON.

Tu m'as fait, que je veux que tu ſortes.

LA FLECHE.

Mon maître, votre fils m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON.

Va-t-en l'attendre dans la rue, & ne ſois point dans ma maiſon planté tout droit comme un piquet, à obſerver ce qui ſe paſſe, & faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir ſans ceſſe devant moi un eſpion de mes affaires, un traître, dont les yeux maudits aſſiégent toutes mes actions, dévorent ce que je poſſede, & furettent de tous côtés, pour voir s'il n'y a rien à voler.

LA FLECHE.

Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler ? Etes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, & faites sentinelle jour & nuit ?

HARPAGON.

Je veux renfermer ce que bon me semble, & faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards, qui prennent garde à ce qu'on fait. (*à part.*) Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. (*haut.*) Ne serois-tu point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché ?

LA FLECHE.

Vous avez de l'argent caché ?

HARPAGON.

Non, coquin, je ne dis pas cela. (*bas.*) J'enrage. (*haut.*) Je demande si, malicieusement, tu n'irois point faire courir le bruit que j'en ai.

LA FLECHE.

Hé ! que nous importe que vous en ayez, ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose.

HARPAGON, *levant la main pour donner un soufflet à la Fleche.*

Tu fais le raisonneur ? Je te baillerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici, encore une fois.

LA FLECHE.

Hé bien, je sors.

HARPAGON.

Attends. Ne m'emportes-tu rien ?

LA FLECHE.

Que vous emporterois-je ?

HARPAGON.

Viens-çà, que je te voie. Montre-moi tes mains.

LA FLECHE.

Les voilà.

HARPAGON.

Les autres.

LA FLECHE.

Les autres ?

HARPAGON.

Oui.

LA FLECHE.

Les voilà.

HARPAGON, *montrant les haut-de-chausses de la Fleche.*

N'as-tu rien mis ici dedans ?

LA FLECHE.

Voyez vous-même.

HARPAGON, *tenant le bas des haut-de-chausses de la Fleche.*

Ces grands haut-de-chausses sont propres à devenir les receleurs des choses qu'on dérobe ; & je voudrois qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

LA FLECHE *à part.*

Ah ! qu'un homme comme cela mériteroit bien ce qu'il craint, & que j'aurois de joie à le voler !

HARPAGON.

Hé ?

LA FLECHE.

Quoi ?

HARPAGON.

Qu'est-ce que tu parles de voler ?

LA FLECHE.

Je dis que vous fouilliez bien par tout, pour voir si je vous ai volé.

HARPAGON.

C'est ce que je veux faire.

(*Harpagon fouille dans les poches de la Fleche.*)

LA FLECHE.

La peste soit de l'avarice, & des avaricieux !

HARPAGON.

Comment ? Que dis-tu ?

LA FLECHE.

Ce que je dis ?

HARPAGON.

Oui. Qu'est-ce que tu dis d'avarice, & d'avaricieux ?

LA FLECHE.

Je dis que la peste soit de l'avarice, & des avaricieux.

HARPAGON.

De qui veux-tu parler ?

LA FLECHE.

Des avaricieux.

HARPAGON.

Et qui ſont-ils ces avaricieux ?

LA FLECHE.

Des vilains & des ladres.

HARPAGON.

Mais qui eſt-ce que tu entends par-là ?

LA FLECHE.

Dequoi vous mettez-vous en peine ?

HARPAGON.

Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLECHE.

Eſt-ce que vous croyez que je veux parler de vous ?

HARPAGON.

Je crois ce que je crois; mais je veux que tu me diſes à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLECHE.

Je parle.... Je parle à mon bonnet.

HARPAGON.

Et moi, je pourrois bien parler à ta barette.

LA FLECHE.

M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux ?

HARPAGON.

Non; mais je t'empêcherai de jaſer, & d'être inſolent. Tais-toi.

LA FLECHE.

Je ne nomme perſonne.

HARPAGON.

Je te roſſerai, ſi tu parles.

LA FLECHE.

Qui ſe ſent morveux, qu'il ſe mouche.

HARPAGON.

Te tairas-tu ?

LA FLECHE.

Oui, malgré moi.

HARPAGON.

Ah, ah!

LA FLECHE, *montrant à Harpagon une poche de ſon juſte-au-corps.*

Tenez, voilà encore une poche. Etes-vous ſatisfait ?

HARPAGON.

Allons, rends-le moi ſans te fouiller.

LA FLECHE.

Quoi ?

HARPAGON.

Ce que tu m'as pris.

LA FLECHE.

Je ne vous ai rien pris du tout.

HARPAGON.

Aſſurément ?

LA FLECHE.

Aſſurément.

HARPAGON.

Adieu. Va-t-en à tous les diables.

LA FLECHE *à part.*

Me voilà fort bien congédié.

HARPAGON.

Je te le mets ſur ta conſcience, au moins.

SCENE IV.

HARPAGON *ſeul.*

VOilà un pendard de valet qui m'incommode fort ; & je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là. Certes, ce n'eſt pas une petite peine de garder chez ſoi une grande ſomme d'argent ; & bienheureux qui a tout ſon fait bien placé, & ne conſerve ſeulement que ce qu'il faut pour ſa dépenſe. On n'eſt pas peu embarraſſé à inventer, dans toute une maiſon, une cache fidele ; car, pour moi, les coffres forts me ſont ſuſpects, & je ne veux jamais m'y fier. Je les tiens juſtement une franche amorce à voleurs ; & c'eſt toujours la premiere choſe que l'on va attaquer.



SCENE V.

HARPAGON, ELISE & CLÉANTE *parlant ensemble, & restant dans le fond du Théatre.*

HARPAGON, *se croyant seul.*

CEpendant je ne sçais si j'aurai bien fait d'avoir enterré dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus en or, chez soi, est une somme assez... (*à part, appercevant Elise & Cléante.*) O Ciel! je me serai trahi moi-même; la chaleur m'aura emporté, & je crois que j'ai parlé haut, en raisonnant (*à Cléante & à Elise.*) tout seul. Qu'est-ce?

CLEANTE.

Rien, mon pere.

HARPAGON.

Y a-t-il long-tems que vous êtes-là?

ELISE.

Nous ne venons que d'arriver.

HARPAGON.

Vous avez entendu....

CLEANTE.

Quoi, mon pere?

HARPAGON.

Là....

ELISE.

Quoi?

HARPAGON.

Ce que je viens de dire.

CLEANTE.

Non.

HARPAGON.

Si-fait, si-fait.

ELISE.

Pardonnez-moi.

HARPAGON.

Je vois bien que vous en avez ouï quelques mots.

C'eſt que je m'entretenois, en moi-même, de la peine qu'il y a aujourd'hui à trouver de l'argent, & je diſois, qu'il eſt bienheureux qui peut avoir dix mille écus chez ſoi.

CLEANTE.

Nous feignions de vous aborder, de peur de vous interrompre.

HARPAGON.

Je ſuis bien aiſe de vous dire cela, afin que vous n'alliez pas prendre les choſes de travers, & vous imaginer que je diſe que c'eſt moi qui ai dix mille écus.

CLEANTE.

Nous n'entrons point dans vos affaires.

HARPAGON.

Plût à Dieu que je les euſſe les dix mille écus!

CLEANTE.

Je ne crois pas....

HARPAGON.

Ce ſeroit une bonne affaire pour moi.

ELISE.

Ce ſont des choſes....

HARPAGON.

J'en aurois bon beſoin.

CLEANTE.

Je penſe que....

HARPAGON.

Cela m'accommoderoit fort.

ELISE.

Vous êtes....

HARPAGON.

Et je ne me plaindrois pas comme je fais, que le tems eſt miſérable.

CLEANTE.

Mon Dieu! mon pere, vous n'avez pas lieu de vous plaindre; & l'on ſçait que vous avez aſſez de bien.

HARPAGON.

Comment, j'ai aſſez de bien? Ceux qui l'ont dit en ont menti. Il n'y a rien de plus faux, & ce ſont des coquins qui font courir tous ces bruits-là.

ELISE

ELISE.

Ne vous mettez point en colere.

HARPAGON.

Cela eſt étrange, que mes propres enfans me trahiſſent, & deviennent mes ennemis.

CLEANTE.

Eſt-ce être votre ennemi, que de dire que vous avez du bien ?

HARPAGON.

Oui. De pareils diſcours, & les dépenſes que vous faites, feront cauſe qu'un de ces jours on viendra chez moi me couper la gorge, dans la penſée que je ſuis tout couſu de piſtoles.

CLEANTE.

Quelle grande dépenſe eſt-ce que je fais ?

HARPAGON.

Quelle ? Eſt-il rien de plus ſcandaleux que ce ſomptueux équipage que vous promenez par la ville ? Je querellois hier votre ſœur ; mais c'eſt encore pis. Voilà qui crie vengeance au Ciel ; &, à vous prendre depuis les pieds juſqu'à la tête, il y auroit là dequoi faire une bonne conſtitution. Je vous l'ai dit vingt fois, mon fils, toutes vos manieres me déplaiſent fort, vous donnez furieuſement dans le Marquis ; &, pour aller ainſi vêtu, il faut bien que vous me dérobiez.

CLEANTE.

Hé ! comment vous dérober ?

HARPAGON.

Que ſçais-je, moi ? Où pouvez-vous donc prendre dequoi entretenir l'état que vous portez ?

CLEANTE.

Moi, mon pere ? C'eſt que je joue ; &, comme je ſuis fort heureux, je mets ſur moi tout l'argent que je gagne.

HARPAGON.

C'eſt fort mal fait. Si vous êtes heureux au jeu, vous en devriez profiter, & mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez, afin de le trouver un jour. Je voudrois bien ſçavoir, sans parler du reſte, à quoi ſervent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds

C

jusqu'à la tête, & si une demi-douzaine d'aiguillettes ne suffit pas pour attacher un haut-de-chausses. Il est bien nécessaire d'employer de l'argent à des perruques, lorsque l'on peut porter des cheveux de son crû, qui ne coutent rien ? Je vais gager, qu'en perruque & rubans, il y a du moins vingt pistoles ; & vingt pistoles rapportent par année dix-huit livres six sols huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze.

CLEANTE.

Vous avez raison.

HARPAGON.

Laissons cela, & parlons d'autres affaires.

(*appercevant Cléante & Elise qui se font des signes.*)

Hé ? (*bas à part.*) Je crois qu'ils se font signe l'un à l'autre de me voler ma bourse. (*haut.*) Que veulent dire ces gestes-là ?

ELISE.

Nous marchandons, mon frere & moi, à qui parlera le premier ; & nous avons tous deux quelque chose à vous dire.

HARPAGON.

Et moi, j'ai quelque chose aussi à vous dire à tous deux.

CLEANTE.

C'est de mariage, mon pere, que nous desirons vous parler.

HARPAGON.

Et c'est de mariage aussi que je veux vous entretenir.

ELISE.

Ah ! mon pere.

HARPAGON.

Pourquoi ce cri ? Est-ce le mot, ma fille, ou la chose qui vous fait peur ?

CLEANTE.

Le mariage peut nous faire peur à tous deux de la façon que vous pouvez l'entendre ; & nous craignons que nos sentimens ne soient pas d'accord avec votre choix.

HARPAGON.

Un peu de patience. Ne vous alarmez point. Je sçais ce qu'il faut à tous deux, & vous n'aurez, ni l'un, ni

l'autre, aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétends faire ; & pour commencer par un bout, (*à Cléante*) avez-vous vu, dites-moi, une jeune personne appellée Marianne, qui ne loge pas loin d'ici ?

CLEANTE.

Oui, mon pere.

HARPAGON.

Et vous ?

ELISE.

J'en ai oui parler.

HARPAGON.

Comment, mon fils, trouvez-vous cette fille ?

CLEANTE.

Une fort charmante personne.

HARPAGON.

Sa physionomie ?

CLEANTE.

Toute honnête, & pleine d'esprit.

HARPAGON.

Son air & sa maniere ?

CLEANTE.

Admirables, sans doute.

HARPAGON.

Ne croyez-vous pas qu'une fille, comme cela, mériteroit assez que l'on songeât à elle ?

CLEANTE.

Oui, mon pere.

HARPAGON.

Que ce seroit un parti souhaitable ?

CLEANTE.

Très-souhaitable.

HARPAGON.

Qu'elle a toute la mine de faire un bon ménage ?

CLEANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Et qu'un mari auroit satisfaction avec elle ?

CLEANTE.

Assurément.

HARPAGON.

Il y a une petite difficulté. C'eſt que j'ai peur qu'il n'y ait pas, avec elle, tout le bien qu'on pourroit prétendre.

CLEANTE.

Ah! mon pere, le bien n'eſt pas conſidérable, lorſqu'il eſt queſtion d'épouſer une honnête perſonne.

HARPAGON.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Mais ce qu'il y a à dire, c'eſt que, ſi l'on n'y trouve pas tout le bien qu'on ſouhaite, on peut tâcher de regagner cela ſur autre choſe.

CLEANTE.

Cela s'entend.

HARPAGON.

Enfin, je ſuis bien aiſe de vous voir dans mes ſentimens; car ſon maintien honnête & ſa douceur m'ont gagné l'ame, & je ſuis réſolu de l'épouſer, pourvu que j'y trouve quelque bien.

CLEANTE.

Hé?

HARPAGON.

Comment?

CLEANTE.

Vous êtes réſolu, dites-vous....

HARPAGON.

D'épouſer Mariane.

CLEANTE.

Qui? Vous? Vous?

HARPAGON.

Oui, moi, moi, moi. Que veut dire cela?

CLEANTE.

Il m'a pris tout à coup un éblouiſſement, & je me retire d'ici.

HARPAGON.

Cela ne ſera rien. Allez vîte boire dans la cuiſine un grand verre d'eau claire.

SCENE VI.

HARPAGON, ELISE.

HARPAGON.

VOilà de mes damoiſeaux flouets, qui n'ont non plus de vigueur que des poules. C'eſt-là, ma fille, ce que j'ai réſolu pour moi. Quant à ton frere, je lui deſtine une certaine veuve dont, ce matin, on m'eſt venu parler; & pour toi, je te donne au Seigneur Anſelme.

ELISE.

Au Seigneur Anſelme?

HARPAGON.

Oui, un homme mûr, prudent & ſage, qui n'a pas plus de cinquante ans, & dont on vante les grands biens.

ELISE, *faiſant la révérence.*

Je ne veux point me marier, mon pere, s'il vous plaît.

HARPAGON, *contrefaiſant Eliſe.*

Et moi, ma petite fille, ma mie, je veux que vous vous mariez, s'il vous plaît.

ELISE, *faiſant encore la révérence.*

Je vous demande pardon, mon pere.

HARPAGON, *contrefaiſant Eliſe.*

Je vous demande pardon, ma fille.

ELISE.

Je ſuis très-humble ſervante au Seigneur Anſelme; mais, (*faiſant encore la révérence*) avec votre permiſſion, je ne l'épouſerai point.

HARPAGON.

Je ſuis votre très-humble valet; mais, (*contrefaiſant Eliſe*) avec votre permiſſion, vous l'épouſerez dès ce ſoir.

ELISE.

Dès ce ſoir?

HARPAGON.
Dès ce ſoir.
ELISE, *faiſant encore la révérence.*
Cela ne ſera pas, mon pere.
HARPAGON, *contrefaiſant encore Eliſe.*
Cela ſera, ma fille.
ELISE.
Non.
HARPAGON.
Si.
ELISE.
Non, vous dis-je.
HARPAGON.
Si, vous dis-je.
ELISE.
C'eſt une choſe où vous ne me réduirez pas.
HARPAGON.
C'eſt une choſe où je te réduirai.
ELISE.
Je me tuerai plutôt, que d'épouſer un tel mari.
HARPAGON.
Tu ne te tueras point, & tu l'épouſeras. Mais voyez quelle audace! A-t-on jamais vu une fille parler de la ſorte à ſon pere?
ELISE.
Mais a-t-on jamais vu un pere marier ſa fille de la ſorte?
HARPAGON.
C'eſt un parti où il n'y a rien à redire; & je gage que tout le monde approuvera mon choix.
ELISE.
Et moi, je gage qu'il ne ſçauroit être approuvé d'aucune perſonne raiſonnable.
HARPAGON, *appercevant Valere de loin.*
Voilà Valere. Veux-tu qu'entre nous deux nous le faſſions juge de cette affaire?
ELISE.
J'y conſens.
HARPAGON.
Te rendras-tu à ſon jugement?

ELISE.

Oui, j'en pafferai par ce qu'il dira.

HARPAGON.

Voilà qui eft fait.

SCENE VII.

VALERE, HARPAGON, ELISE.

HARPAGON.

ICi, Valere. Nous t'avons élu pour nous dire qui a raifon, de ma fille, ou de moi.

VALERE.

C'eft vous, Monfieur, fans contredit.

HARPAGON.

Sçais-tu bien de quoi nous parlons ?

VALERE.

Non. Mais vous ne fçauriez avoir tort, & vous êtes toute raifon.

HARPAGON.

Je veux ce foir lui donner pour époux un homme, auffi riche que fage ; & la coquine me dit au nez, qu'elle fe moque de le prendre. Que dis-tu de cela ?

VALERE.

Ce que j'en dis ?

HARPAGON.

Oui.

VALERE.

Hé, hé.

HARPAGON.

Quoi ?

VALERE.

Je dis que, dans le fond, je fuis de votre fentiment, & vous ne pouvez pas que vous n'ayez raifon. Mais auffi n'a-t-elle pas tort tout-à-fait ; &....

HARPAGON.

Comment ! le Seigneur Anfelme eft un parti confidérable, c'eft un Gentilhomme qui eft noble, doux, pofé, fage & fort accommodé, & auquel il ne refte au-

cun enfant de fon premier mariage. Sçauroit-elle mieux rencontrer ?

VALERE.

Cela eft vrai. Mais elle pourroit vous dire que c'eft un peu précipiter les chofes, & qu'il faudroit au moins quelque tems pour voir fi fon inclination pourroit s'accorder avec....

HARPAGON.

C'eft une occafion qu'il faut prendre vîte aux cheveux. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverois pas, & il s'engage à la prendre fans dot.

VALERE.

Sans dot ?

HARPAGON.

Oui.

VALERE.

Ah ! je ne dis plus rien. Voyez-vous ? Voilà une raifon tout-à-fait convaincante ; il fe faut rendre à cela.

HARPAGON.

C'eft pour moi une épargne confidérable.

VALERE.

Affurément ; cela ne reçoit point de contradiction. Il eft vrai que votre fille vous peut repréfenter que le mariage eft une plus grande affaire qu'on ne peut croire ; qu'il y va d'être heureux ou malheureux toute fa vie ; & qu'un engagement qui doit durer jufqu'à la mort, ne fe doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Vous avez raifon. Voilà qui décide tout, cela s'entend. Il y a des gens qui pourroient vous dire, qu'en de telles occafions, l'inclination d'une fille eft une chofe, fans doute, où l'on doit avoir de l'égard ; & que cette grande inégalité d'âge, d'humeur, & de fentimens, rend un mariage fujet à des accidens très-fâcheux.

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Ah ! il n'y a pas de replique à cela, on le fçait bien. Qui

Qui diantre peut aller là contre ? Ce n'eſt pas qu'il n'y ait quantité de peres qui aimeroient mieux ménager la ſatisfaction de leurs filles, que l'argent qu'ils pourroient donner ; qui ne les voudroient point ſacrifier à l'intérêt, & chercheroient, plus que toute autre choſe, à mettre, dans un mariage, cette douce conformité qui ſans ceſſe y maintient l'honneur, la tranquilité & la joie ; & que....

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Il eſt vrai, cela ferme la bouche à tout. Sans dot ? Le moyen de réſiſter à une raiſon comme celle-là ?

HARPAGON *à part, regardant du côté du jardin.*

Ouais ! il me ſemble que j'entends un chien qui aboie. N'eſt-ce point qu'on en voudroit à mon argent ?

(à Valere.)

Ne bougez, je reviens tout-à-l'heure.

SCENE VIII.

ELISE, VALERE.

ELISE.

Vous moquez-vous, Valere, de lui parler comme vous faites ?

VALERE.

C'eſt pour ne point l'aigrir, & pour en venir mieux à bout. Heurter de front ſes ſentimens, eſt le moyen de tout gâter ; & il y a de certains eſprits qu'il ne faut prendre qu'en biaiſant, des tempéramens ennemis de toute réſiſtance, des naturels rétifs, que la vérité fait cabrer, qui toujours ſe roidiſſent contre le droit chemin de la raiſon, & qu'on ne mene, qu'en tournant, où l'on veut les conduire. Faites ſemblant de conſentir à ce qu'il veut, vous en viendrez mieux à vos fins, &....

ELISE.

Mais ce mariage, Valere ?

VALERE.

On cherchera des biais pour le rompre.

ELISE.

Mais quelle invention trouver, s'il se doit conclure ce soir?

VALERE.

Il faut demander un délai, & feindre quelque maladie.

ELISE.

Mais on découvrira la feinte, si l'on appelle des Médecins.

VALERE.

Vous moquez-vous? Y connoissent-ils quelque chose? Allez, allez, vous pourrez avec eux avoir quel mal il vous plaira, ils vous trouveront des raisons pour vous dire d'où cela vient.

SCENE IX.

HARPAGON, ELISE, VALERE.

HARPAGON *à part, dans le fond du Théatre.*

Ce n'est rien, Dieu merci.

VALERE, *sans voir Harpagon.*

Enfin, notre dernier recours, c'est que la fuite nous peut mettre à couvert de tout; & si votre amour, belle Elise, est capable d'une fermeté.... (*appercevant Harpagon.*) Oui, il faut qu'une fille obéisse à son pere. Il ne faut point qu'elle regarde comme un mari est fait; & lorsque la grande raison de sans dot s'y rencontre, elle doit être prête à prendre tout ce qu'on lui donne.

HARPAGON.

Bon. Voilà bien parler cela.

VALERE.

Monsieur, je vous demande pardon, si je m'emporte un peu, & prends la hardiesse de lui parler comme je fais.

HARPAGON.

Comment, j'en suis ravi, & je veux que tu prennes sur elle un pouvoir absolu. (*à Elise.*) Oui, tu as beau

faire, je lui donne l'autorité que le Ciel me donne sur toi, & j'entends que tu fasses tout ce qu'il te dira.

VALERE *à Elise.*

Après cela, résistez à mes remontrances.

SCENE X.

HARPAGON, VALERE.

VALERE.

MOnsieur, je vais la suivre, pour lui continuer les leçons que je lui faisois.

HARPAGON.

Oui, tu m'obligeras, certes.

VALERE.

Il est bon de lui tenir un peu la bride haute.

HARPAGON.

Cela est vrai. Il faut....

VALERE.

Ne vous mettez pas en peine. Je crois que j'en viendrai à bout.

HARPAGON.

Fais, fais. Je m'en vais faire un petit tour en ville, je reviens tout-à-l'heure.

VALERE, *adressant la parole à Elise, en s'en allant du côté par où elle est sortie.*

Oui, l'argent est plus précieux que toutes les choses du monde, & vous devez rendre graces au Ciel de l'honnête homme de pere qu'il vous a donné. Il sçait ce que c'est que de vivre. Lorsqu'on s'offre de prendre une fille sans dot, on ne doit point regarder plus avant. Tout est renfermé là-dedans; & sans dot, tient lieu de beauté, de jeunesse, de naissance, d'honneur, de sagesse, & de probité.

HARPAGON *seul.*

Ah, le brave garçon! voilà parler comme un oracle. Heureux qui peut avoir un domestique de la sorte!

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLEANTE, LA FLECHE.

CLEANTE.

AH! traître que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer? Ne t'avois-je pas donné ordre....

LA FLECHE.

Oui, Monsieur, je m'étois rendu ici pour vous attendre de pied ferme; mais Monsieur votre pere, le plus mal gracieux des hommes, m'a chassé dehors malgré moi, & j'ai couru risque d'être battu.

CLEANTE.

Comment va notre affaire? Les choses pressent plus que jamais. Depuis que je ne t'ai vu, j'ai découvert que mon pere est mon rival.

LA FLECHE.

Votre pere amoureux?

CLEANTE.

Oui; & j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

LA FLECHE.

Lui, se mêler d'aimer! de quoi diable s'avise-t-il? Se moque-t-il du monde, & l'amour a-t-il été fait pour des gens bâtis comme lui?

CLEANTE.

Il a fallu, pour mes péchés, que cette passion lui soit venue en tête.

LA FLECHE.

Mais par quelle raison lui faire un mistere de votre amour?

CLEANTE.

Pour lui donner moins de soupçon, & me conserver,

au besoin, des ouvertures plus aisées pour détourner ce mariage. Quelle réponse t'a-t-on fait?

LA FLECHE.

Ma foi, Monsieur, ceux qui empruntent sont bien malheureux, & il faut essuyer d'étranges choses, lorsqu'on est réduit à passer, comme vous, par les mains des Fesse-Matthieux.

CLEANTE.

L'affaire ne se fera point?

LA FLECHE.

Pardonnez-moi. Notre Maître Simon, le Courtier qu'on nous a donné, homme agissant, & plein de zèle, dit qu'il a fait rage pour vous, & il assure que votre seule physionomie lui a gagné le cœur.

CLEANTE.

J'aurai les quinze mille francs que je demande?

LA FLECHE.

Oui; mais à quelques petites conditions qu'il faudra que vous acceptiez, si vous avez dessein que les choses se fassent.

CLEANTE.

T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent?

LA FLECHE.

Ah! vraiment, cela ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soin de se cacher que vous, & ce sont des misteres bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom, & l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous dans une maison empruntée, pour être instruit par votre bouche, de votre bien, & de votre famille, & je ne doute point que le seul nom de votre pere ne rende les choses faciles.

CLEANTE.

Et principalement ma mere étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien.

LA FLECHE.

Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur, pour vous être montrés, avant que de rien faire.

Supposé que le prêteur voie toutes ses suretés, & que l'emprunteur soit majeur, & d'une famille où le bien soit

ample, solide, assuré, clair & net de tout embarras, on fera une bonne & exacte obligation pardevant un Notaire, le plus honnête homme qu'il se pourra, & qui, pour cet effet, sera choisi par le prêteur, auquel il importe le plus que l'acte soit duement dressé.

CLEANTE.

Il n'y a rien à dire à cela.

LA FLECHE.

Le prêteur, pour ne charger sa conscience d'aucun scrupule, prétend ne donner son argent qu'au denier dix-huit.

CLEANTE.

Au denier dix-huit? Parbleu, voilà qui est honnête. Il n'y a pas lieu de se plaindre.

LA FLECHE.

Cela est vrai.

Mais comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme dont il est question, & que, pour faire plaisir à l'emprunteur, il est contraint lui même de l'emprunter d'un autre, sur le pied du denier cinq, il conviendra que ledit premier emprunteur paye cet intérêt, sans préjudice du reste, attendu que ce n'est que pour l'obliger, que ledit prêteur s'engage à cet emprunt.

CLEANTE.

Comment diable! quel Juif! quel Arabe est-ce là? C'est plus qu'au denier quatre.

LA FLECHE.

Il est vrai, c'est ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-dessus.

CLEANTE.

Que veux-tu que je voie? J'ai besoin d'argent, & il faut que je consente à tout.

LA FLECHE.

C'est la réponse que j'ai faite.

CLEANTE.

Il y a encore quelque chose.

LA FLECHE.

Ce n'est plus qu'un petit article.

Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur ne pourra compter en argent que douze mille livres; & pour les mille écus restans, il faudra que l'emprunteur

prenne les hardes, nippes, bijoux dont s'ensuit le mémoire, & que ledit prêteur a mis, de bonne foi, au plus modique prix qu'il lui a été possible.

CLEANTE.

Que veut dire cela ?

LA FLECHE.

Écoutez le mémoire.

Premierement, un lit de quatre pieds, à bandes de point de Hongrie, appliquées fort proprement sur un drap de couleur d'olive, avec six chaises, & la courte-pointe de même, le tout bien conditionné, & doublé d'un petit taffetas changeant rouge & bleu.

Plus, un pavillon à queue, d'une bonne serge d'Aumale rose seche, avec le molet & les franges de soie.

CLEANTE.

Que veut-il que je fasse de cela ?

LA FLECHE.

Attendez.

Plus, une tenture de tapisserie des amours de Gombaud & de Macé.

Plus, une grande table de bois de noyer à douze colonnes en piliers tournés, qui se tire par les deux bouts, & garnie par le dessous de six escabelles.

CLEANTE.

Qu'ai-je affaire, morbleu....

LA FLECHE.

Donnez-vous patience.

Plus, trois gros mousquets, tout garnis de nacre de perle, avec les fourchettes assortissantes.

Plus, un fourneau de brique avec deux cornues & trois récipiens, fort utiles à ceux qui sont curieux de distiller.

CLEANTE.

J'enrage.

LA FLECHE.

Doucement.

Plus, un luth de Bologne, garni de toutes ses cordes, ou peu s'en faut.

Plus, un trou-madame, & un damier, avec un jeu de

l'oye, renouvellé des Grecs, fort propre à passer le tems, lorsque l'on n'a que faire.

Plus, une peau de lézard de trois pieds & demi, remplie de foin, curiosité agréable pour pendre au plancher d'une chambre.

Le tout ci-dessus mentionné, valant loyalement plus de quatre mille cinq cens livres, & rabaissé à la valeur de mille écus, par la discrétion du prêteur.

CLEANTE.

Que la peste l'étouffe avec sa discrétion, le traître, le bourreau qu'il est! a-t-on jamais parlé d'une usure semblable? Et n'est-il pas content du furieux intérêt qu'il exige, sans vouloir encore m'obliger à prendre pour trois mille livres les vieux rogatons qu'il ramasse? Je n'aurai pas deux cens écus de tout cela, & cependant il faut bien me résoudre à consentir à ce qu'il veut; car il est en état de me faire tout accepter, & il me tient, le scélérat, le poignard sur la gorge.

LA FLECHE.

Je vous vois, Monsieur, ne vous en déplaise, dans le grand chemin justement que tenoit Panurge pour se ruiner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, & mangeant son bled en herbe.

CLEANTE.

Que veux-tu que j'y fasse? Voilà où les jeunes gens sont réduits par la maudite avarice des peres; & on s'étonne, après cela, que les fils souhaitent qu'ils meurent.

LA FLECHE.

Il faut avouer que le vôtre animeroit contre sa vilenie le plus posé homme du monde. Je n'ai pas, Dieu merci, les inclinations fort patibulaires; & parmi mes confreres que je vois se mêler de beaucoup de petits commerces, je sçais tirer adroitement mon épingle du jeu, & me démêler prudemment de toutes les galanteries qui sentent tant soit peu l'échelle; mais, à vous dire vrai, il me donneroit, par ses procédés, des tentations de le voler, & je croirois, en le volant, faire une action méritoire.

CLEANTE.

Donne-moi un peu ce mémoire, que je le voie encore.

SCENE

SCENE II.

HARPAGON, MAISTRE SIMON, CLEANTE & LA FLECHE, *dans le fond du Théatre.*

Me. SIMON.

OUi, Monſieur, c'eſt un jeune homme qui a beſoin d'argent, ſes affaires le preſſent d'en trouver; & il en paſſera par tout ce que vous preſcrirez.

HARPAGON.

Mais croyez-vous, Maître Simon, qu'il n'y ait rien à péricliter; & ſçavez-vous le nom, les biens & la famille de celui pour qui vous parlez?

Me. SIMON.

Non. Je ne puis pas bien vous en inſtruire à fond, & ce n'eſt que par aventure que l'on m'a adreſſé à lui; mais vous ſerez de toutes choſes éclairci par lui-même, & ſon homme m'a aſſuré que vous ſerez content quand vous le connoîtrez. Tout ce que je ſçaurois vous dire, c'eſt que ſa famille eſt fort riche, qu'il n'a plus de mere déja, & qu'il s'obligera, ſi vous voulez, que ſon pere mourra avant qu'il ſoit huit mois.

HARPAGON.

C'eſt quelque choſe que cela. La charité, Maître Simon, nous oblige à faire plaiſir aux perſonnes, lorſque nous le pouvons.

Me. SIMON.

Cela s'entend.

LA FLECHE *bas à Cléante, reconnoiſſant Me. Simon.*

Que veut dire ceci? Notre Maître Simon qui parle à votre pere!

CLEANTE, *bas à la Fleche.*

Lui auroit-on appris qui je ſuis, & ſerois-tu pour me trahir?

Me. SIMON *à la Fleche.*

Ah, ah! vous êtes bien preſſé? Qui vous a dit que c'étoit céans? (*à Harpagon.*) Ce n'eſt pas moi, Monſieur, au moins, qui leur ai découvert votre nom &

votre logis; mais, à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela; ce font des perfonnes difcrettes, vous pouvez ici vous expliquer enfemble.

HARPAGON.

Comment?

Me. SIMON, *montrant Cléante.*

Monfieur eft la perfonne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont j'ai parlé.

HARPAGON.

Comment, pendard, c'eft toi qui t'abandonnes à ces coupables extrêmités?

CLEANTE.

Comment, mon pere, c'eft vous qui vous portez à ces honteufes actions?

(*Maître Simon s'enfuit, & la Fleche va fe cacher.*)

SCENE III.

HARPAGON, CLEANTE.

HARPAGON.

C'Eft toi qui te veux ruiner par des emprunts fi condamnables?

CLEANTE.

C'eft vous qui cherchez à vous enrichir par des ufures fi criminelles?

HARPAGON.

Ofes-tu bien, après cela, paroître devant moi?

CLEANTE.

Ofez-vous bien, après cela, vous préfenter aux yeux du monde?

HARPAGON.

N'as-tu point de honte, dis-moi, d'en venir à ces débauches-là, de te précipiter dans des dépenfes effroyables, & de faire une honteufe diffipation du bien que tes parens t'ont amaffé avec tant de fueurs?

CLEANTE.

Ne rougiffez-vous point de deshonorer votre condition par les commerces que vous faites, de facrifier

gloire & réputation au desir insatiable d'entasser écu sur écu, & de renchérir, en fait d'intérêts, sur les plus infâmes subtilités qu'ayent jamais inventées les plus célebres usuriers ?

HARPAGON.

Ote-toi de mes yeux, coquin, ôte-toi de mes yeux.

CLEANTE.

Qui est plus criminel, à votre avis, ou celui qui achete un argent dont il a besoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire ?

HARPAGON.

Retire-toi, te dis-je, & ne m'échauffe pas les oreilles.

(*seul.*)

Je ne suis pas fâché de cette aventure ; & ce m'est un avis de tenir l'œil plus que jamais sur toutes ses actions.

SCENE IV.

FROSINE, HARPAGON.

FROSINE.

Monsieur....

HARPAGON.

Attendez un moment, je vais revenir vous parler.

(*à part.*)

Il est à propos que je fasse un petit tour à mon argent.

SCENE V.

LA FLECHE, FROSINE.

LA FLECHE, *sans voir Frosine.*

L'Aventure est tout-à-fait drôle. Il faut bien qu'il ait quelque part un ample magasin de hardes ; car nous n'avons rien reconnu au mémoire que nous avons.

FROSINE.

Hé ! c'est toi, mon pauvre la Fleche ? D'où vient cette rencontre ?

LA FLECHE.

Ah, ah! c'eſt toi, Froſine? Que viens-tu faire ici?

FROSINE.

Ce que je fais par-tout ailleurs. M'entremettre d'affaires, me rendre ſerviable aux gens; & profiter, du mieux qu'il m'eſt poſſible, des petits talens que je puis avoir. Tu ſçais que dans ce monde, il faut vivre d'adreſſe, & qu'aux perſonnes comme moi, le Ciel n'a donné d'autres rentes, que l'intrigue, & que l'induſtrie.

LA FLECHE.

As-tu quelque négoce avec le patron du logis?

FROSINE.

Oui. Je traite pour lui quelque petite affaire, dont j'eſpere une récompenſe.

LA FLECHE.

De lui? Ah! ma foi, tu ſeras bien fine, ſi tu en tires quelque choſe; & je te donne avis que l'argent céans eſt fort cher.

FROSINE.

Il y a certains ſervices qui touchent merveilleuſement.

LA FLECHE.

Je ſuis votre valet, & tu ne connois pas encore le Seigneur Harpagon. Le Seigneur Harpagon eſt, de tous les humains, l'humain le moins humain, le mortel, de tous les mortels, le plus dur & le plus ſerré. Il n'eſt point de ſervice qui pouſſe ſa reconnoiſſance juſqu'à lui faire ouvrir les mains. De la louange, de l'eſtime, de la bienveillance en paroles, & de l'amitié tant qu'il vous plaira; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'eſt rien de plus ſec & de plus aride que ſes bonnes graces & ſes careſſes, & *donner*, eſt un mot pour qui il a tant d'averſion, qu'il ne dit jamais, *je vous donne*, mais *je vous prête le bon jour*.

FROSINE.

Mon Dieu! je ſçais l'art de traire les hommes. J'ai le ſecret de m'ouvrir leur tendreſſe, de chatouiller leurs cœurs, de trouver les endroits par où ils ſont ſenſibles.

LA FLECHE.

Bagatelle ici. Je te défie d'attendrir, du côté de l'argent, l'homme dont il eſt queſtion. Il eſt Turc là-deſſus, mais d'une Turquerie à déſeſpérer tout le monde;

& l'on pourroit crever, qu'il n'en branleroit pas. En un mot, il aime l'argent plus que réputation, qu'honneur & que vertu, & la vue d'un demandeur lui donne des convulsions; c'est le frapper par son endroit mortel, c'est lui percer le cœur, c'est lui arracher les entrailles; & si.... Mais il revient, je me retire.

SCENE VI.

HARPAGON, FROSINE.

HARPAGON.

(*bas.*) Tout va comme il faut. (*haut.*) Hé bien? Qu'est-ce, Frosine?

FROSINE.

Ah, mon Dieu! que vous vous portez bien, & que vous avez-là un vrai visage de santé?

HARPAGON.

Qui, moi?

FROSINE.

Jamais je ne vous vis un teint si frais & si gaillard.

HARPAGON.

Tout de bon?

FROSINE.

Comment? Vous n'avez de votre vie été si jeune que vous êtes; & je vois des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous.

HARPAGON.

Cependant, Frosine, j'en ai soixante bien comptés.

FROSINE.

Hé bien? Qu'est-ce que cela? Soixante ans! voilà bien dequoi; c'est la fleur de l'âge, cela; & vous entrez maintenant dans la belle saison de l'homme.

HARPAGON.

Il est vrai; mais vingt années de moins pourtant ne me feroient point de mal, que je crois.

FROSINE.

Vous moquez-vous? Vous n'avez pas besoin de ce-

la, & vous êtes d'une pâte à vivre jusqu'à cent ans.

HARPAGON.

Tu le crois?

FROSINE.

Assurément. Vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. Oh! que voilà bien, entre vos deux yeux, un signe de longue vie!

HARPAGON.

Tu te connois à cela?

FROSINE.

Sans doute. Montrez-moi votre main. Ah; mon Dieu! quelle ligne de vie!

HARPAGON.

Comment?

FROSINE.

Ne voyez-vous pas jusqu'où va cette ligne-là?

HARPAGON.

Hé bien? Qu'est-ce que cela veut dire?

FROSINE.

Par ma foi, je disois cent ans, mais vous passerez les six vingts.

HARPAGON.

Est-il possible?

FROSINE.

Il faudra vous assommer, vous dis-je; & vous mettrez en terre, & vos enfans, & les enfans de vos enfans.

HARPAGON.

Tant mieux. Comment va notre affaire?

FROSINE.

Faut-il le demander, & me voit-on mêler de rien, dont je ne vienne à bout? J'ai, sur-tout pour les mariages, un talent merveilleux. Il n'est point de partis au monde, que je ne trouve en peu de tems le moyen d'accoupler; & je crois, si je me l'étois mis en tête, que je marierois le grand Turc avec la République de Venise. Il n'y avoit pas, sans doute, de si grandes difficultés à cette affaire-ci. Comme j'ai commerce chez elles, je les ai à fond l'une & l'autre entretenues de vous; & j'ai dit à la mere le dessein que vous aviez conçu pour Mariane, à la voir passer dans la rue, & prendre l'air à sa fenêtre.

HARPAGON.

Qui a fait réponſe....

FROSINE.

Elle a reçu la propoſition avec joie ; & quand je lui ai témoigné que vous ſouhaitiez fort que ſa fille aſſiſtât ce ſoir au contrat de mariage qui ſe doit faire de la vôtre, elle y a conſenti ſans peine, & me l'a confiée pour cela.

HARPAGON.

C'eſt que je ſuis obligé, Froſine, de donner à ſouper au Seigneur Anſelme ; & je ſerai bien aiſe qu'elle ſoit du régal.

FROSINE.

Vous avez raiſon. Elle doit après dîner rendre viſite à votre fille, d'où elle fait ſon compte d'aller faire un tour à la foire, pour venir enſuite au ſoupé.

HARPAGON.

Hé bien, elles iront enſemble dans mon carroſſe que je leur prêterai.

FROSINE.

Voilà juſtement ſon affaire.

HARPAGON.

Mais, Froſine, as-tu entretenu la mere touchant le bien qu'elle peut donner à ſa fille ? Lui as-tu dit qu'il falloit qu'elle s'aidât un peu, qu'elle fît quelque effort, qu'elle ſe ſaignât pour une occaſion comme celle-ci ? Car encore n'épouſe-t-on point une fille ſans qu'elle apporte quelque choſe.

FROSINE.

Comment ? C'eſt une fille qui vous apportera douze mille livres de rente.

HARPAGON.

Douze mille livres de rente !

FROSINE.

Oui. Premierement, elle eſt nourrie & élevée dans une grande épargne de bouche. C'eſt une fille accoutumée à vivre de ſalade, de lait, de fromage, & de pommes, & à laquelle, par conſéquent, il ne faudra, ni table bien ſervie, ni conſommés exquis, ni orges mondés perpétuels, ni les autres délicateſſes qu'il faudroit pour

une autre femme, & cela ne va pas à si peu de chose; qu'il ne monte bien tous les ans, à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'est curieuse que d'une propreté fort simple, & n'aime point les superbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles somptueux, où donnent ses pareilles avec tant de chaleur; & cet article-là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une aversion horrible pour le jeu, ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui, & j'en sçais une de nos quartiers qui a perdu, à trente & quarante, vingt mille francs cette année, mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, quatre mille francs en habits & bijoux, cela fait neuf mille livres; & mille écus que nous mettons pour la nourriture, ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés?

HARPAGON.

Oui, cela n'est pas mal; mais ce compte-là n'est rien de réel.

FROSINE.

Pardonnez-moi. N'est-ce pas quelque chose de réel, que de vous apporter en mariage une grande sobriété, l'héritage d'un grand amour de simplicité de parure, & l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu?

HARPAGON.

C'est une raillerie que de vouloir me constituer sa dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'irai pas donner quittance de ce que je ne reçois pas; & il faut bien que je touche quelque chose.

FROSINE.

Mon Dieu! vous toucherez assez; & elles m'ont parlé d'un certain pays où elles ont du bien, dont vous serez le maître.

HARPAGON.

Il faudra voir cela. Mais, Frosine, il y a encore une chose qui m'inquiete. La fille est jeune, comme tu vois; les jeunes gens d'ordinaire n'aiment que leurs semblables, & ne cherchent que leur compagnie. J'ai peur qu'un homme de mon âge ne soit pas de son goût; & que cela ne vienne à produire chez moi certains petits désordres

dres

dres qui ne m'accommoderoient pas.

FROSINE.

Ah! que vous la connoiſſez mal! c'eſt encore une particularité que j'avois à vous dire. Elle a une averſion épouvantable pour tous les jeunes gens, & n'a de l'amour que pour les vieillards.

HARPAGON.

Elle?

FROSINE.

Oui, elle. Je voudrois que vous l'euſſiez entendue parler là-deſſus. Elle ne peut ſouffrir du tout la vue d'un jeune homme; mais elle n'eſt point plus ravie, dit-elle, que lorſqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majeſtueuſe. Les plus vieux ſont pour elle les plus charmans; & je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins qu'on ſoit ſexagenaire; & il n'y a pas quatre mois encore qu'étant prête d'être mariée, elle rompit tout net le mariage, ſur ce que ſon amant fit voir qu'il n'avoit que cinquante-ſix ans, & qu'il ne prit point de lunettes pour ſigner le contrat.

HARPAGON.

Sur cela ſeulement?

FROSINE.

Oui. Elle dit que ce n'eſt pas contentement pour elle, que cinquante-ſix ans; & ſur-tout elle eſt pour les nez qui portent des lunettes.

HARPAGON.

Certes, tu me dis-là une choſe toute nouvelle.

FROSINE.

Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire. On lui voit dans ſa chambre quelques tableaux, & quelques eſtampes. Mais que penſez-vous que ce ſoit? Des Adonis, des Céphales, des Pâris, & des Apollons? Non. De beaux portraits de Saturne, du Roi Priam, du vieux Neſtor, & du bon pere Anchiſe ſur les épaules de ſon fils.

HARPAGON.

Cela eſt admirable! Voilà ce que je n'aurois jamais penſé; & je ſuis bien aiſe d'apprendre qu'elle eſt de cette

humeur. En effet, si j'avois été femme, je n'aurois point aimé les jeunes hommes.

FROSINE.

Je le crois bien. Voilà de belles drogues que de jeunes gens, pour les aimer; ce sont de beaux morveux, de beaux godelureaux pour donner envie de leur peau, & je voudrois bien sçavoir quel ragoût il y a à eux.

HARPAGON.

Pour moi, je n'y en comprends point, & je ne sçais pas comment il y a des femmes qui les aiment tant.

FROSINE.

Il faut être folle fieffée. Trouver la jeunesse aimable, est-ce avoir le sens commun? Sont-ce des hommes que des jeunes blondins, & peut-on s'attacher à ces animaux-là?

HARPAGON.

C'est ce que je dis tous les jours; avec leur ton de poule laitée, & leurs trois petits brins de barbe, relevée en barbe de chat, leurs perruques d'étoupes, leurs haut-de-chausses tout tombans, & leurs estomacs débraillés.

FROSINE.

Hé! cela est bien bâti, auprès d'une personne comme vous? Voilà un homme cela. Il y a là dequoi satisfaire à la vue; & c'est ainsi qu'il faut être fait, vêtu, pour donner de l'amour.

HARPAGON.

Tu me trouves bien?

FROSINE.

Comment? Vous êtes à ravir, & votre figure est à peindre. Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Il ne se peut pas mieux. Que je vous voie marcher. Voilà un corps taillé, libre & dégagé comme il faut, & qui ne marque aucune incommodité.

HARPAGON.

Je n'en ai pas de grandes, Dieu merci. Il n'y a que ma fluxion, qui me prend de tems en tems.

FROSINE.

Cela n'est rien. Votre fluxion ne vous sied point mal, & vous avez grace à tousser.

HARPAGON.

Dis-moi un peu. Mariane ne m'a-t-elle point encore vu ? N'a-t-elle point pris garde à moi en passant ?

FROSINE.

Non. Mais nous nous sommes fort entretenues de vous. Je lui ai fait un portrait de votre personne, & je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite, & l'avantage que ce lui seroit d'avoir un mari comme vous.

HARPAGON.

Tu as bien fait, & je t'en remercie.

FROSINE.

J'aurois, Monsieur, une petite priere à vous faire. J'ai un procès que je suis sur le point de perdre, faute d'un peu d'argent ; (*Harpagon prend un air sérieux*) & vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès, si vous aviez quelque bonté pour moi. Vous ne sçauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. (*Harpagon reprend son air gai.*) Ah ! que vous lui plairez, & que votre fraise à l'antique fera sur son esprit un effet admirable ! Mais, sur-tout, elle sera charmée de votre haut-de-chausses, attaché au pourpoint avec des aiguillettes. C'est pour la rendre folle de vous ; & un amant aiguilleté sera pour elle un ragout merveilleux.

HARPAGON.

Certes, tu me ravis de me dire cela.

FROSINE.

En vérité, Monsieur, ce procès m'est d'une conséquence tout-à-fait grande. (*Harpagon reprend son air sérieux.*) Je suis ruinée si je le perds ; & quelque petite assistance me rétabliroit mes affaires. Je voudrois que vous eussiez vu le ravissement où elle étoit à m'entendre parler de vous. (*Harpagon reprend son air gai.*) La joie éclatoit dans ses yeux au récit de vos qualités ; & je l'ai mise enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entierement conclu.

HARPAGON.

Tu m'as fait grand plaisir, Frosine, & je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations du monde.

FROSINE.

Je vous prie, Monſieur, de me donner le petit ſecours que je vous demande. (*Harpagon reprend encore un air ſérieux.*) Cela me remettra ſur pied, & je vous en ſerai éternellement obligée.

HARPAGON.

Adieu. Je vais achever mes dépêches.

FROSINE.

Je vous aſſure, Monſieur, que vous ne ſçauriez jamais me ſoulager dans un plus grand beſoin.

HARPAGON.

Je mettrai ordre que mon carroſſe ſoit tout prêt pour vous mener à la foire.

FROSINE.

Je ne vous importunerois pas, ſi je ne m'y voyois forcée par la néceſſité.

HARPAGON.

Et j'aurai ſoin qu'on ſoupe de bonne heure, pour ne vous point faire malades.

FROSINE.

Ne me refuſez pas la grace dont je vous ſollicite. Vous ne ſçauriez croire, Monſieur, le plaiſir que....

HARPAGON.

Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Juſques à tantôt.

FROSINE *ſeule.*

Que la fievre te ſerre, chien de vilain, à tous les diables. Le ladre a été ferme à toutes mes attaques ; mais il ne me faut pas pourtant quitter la négociation ; & j'ai l'autre côté, en tout cas, d'où je ſuis aſſurée de tirer bonne récompenſe.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HARPAGON, CLEANTE, ELISE, VALERE, DAME CLAUDE, *tenant un balai*, MAISTRE JACQUES, LA MERLUCHE, BRINDAVOINE.

HARPAGON.

ALlons, venez-çà tous, que je vous distribue mes ordres pour tantôt, & regle à chacun son emploi. Approchez, Dame Claude, commençons par vous. Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer par tout; &, sur-tout, prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles; &, s'il s'en écarte quelquelqu'une, & qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, & le rabattrai sur vos gages.

Me. JACQUES *à part.*

Châtiment politique.

HARPAGON *à Dame Claude.*

Allez.

SCENE II.

HARPAGON, CLEANTE, ELISE, VALERE, MAISTRE JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.

HARPAGON.

VOus, Brindavoine, & vous, la Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres, & de donner à boire; mais seulement lorsque l'on aura soif, &

non pas, selon la coutume de certains impertinens de laquais, qui viennent provoquer les gens, & les faire aviser de boire, lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, & vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

M^e^. JACQUES *à part.*

Oui, le vin pur monte à la tête.

LA MERLUCHE.

Quitterons-nous nos siquenilles, Monsieur ?

HARPAGON.

Oui, quand vous verrez venir les personnes; & gardez bien de gâter vos habits.

BRINDAVOINE.

Vous sçavez bien, Monsieur, qu'un des devans de mon pourpoint est couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe.

LA MERLUCHE.

Et moi, Monsieur, que j'ai mon haut-de-chausses tout troué par derriere, & qu'on me voit, révérence parler....

HARPAGON *à la Merluche.*

Paix, rangez cela adroitement du côté de la muraille, & présentez toujours le devant au monde.

(*à Brindavoine, en lui montrant comme il doit mettre son chapeau au-devant de son pourpoint, pour cacher la tache d'huile.*)

Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous servirez.

SCENE III.

HARPAGON, CLEANTE, ELISE, VALERE, MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

POur vous, ma fille, vous aurez l'œil sur ce que l'on desservira, & prendrez garde qu'il ne s'en fasse aucun dégât. Cela sied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma maîtresse qui vous doit

venir visiter, & vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis ?

ELISE.

Oui, mon pere.

SCENE IV.

HARPAGON, CLEANTE, VALERE, MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

Et vous, mon fils le Damoiseau, à qui j'ai la bonté de pardonner l'histoire de tantôt, ne vous allez pas aviser non plus de lui faire mauvais visage.

CLEANTE.

Moi, mon pere? Mauvais visage! & par quelle raison?

HARPAGON.

Mon Dieu! nous sçavons le train des enfans dont les peres se remarient, & de quel œil ils ont coutume de regarder ce qu'on appelle belle-mere. Mais si vous souhaitez que je perde le souvenir de votre derniere fredaine, je vous recommande, sur-tout, de régaler d'un bon visage cette personne-là, & de lui faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous sera possible.

CLEANTE.

A vous dire le vrai, mon pere, je ne puis pas vous promettre d'être bien aise qu'elle devienne ma belle-mere. Je mentirois si je vous le disois; mais pour ce qui est de la bien recevoir, & de lui faire bon visage, je vous promets de vous obéir ponctuellement sur ce chapitre.

HARPAGON.

Prenez-y garde au moins.

CLEANTE.

Vous verrez que vous n'aurez pas sujet de vous en plaindre.

HARPAGON.

Vous ferez sagement.

SCENE V.

HARPAGON, VALERE, MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

VAlere, aide-moi à ceci. Or çà, Maître Jacques, approchez-vous, je vous ai gardé pour le dernier.

Me. JACQUES.

Eſt-ce à votre cocher, Monſieur, où bien à votre cuiſinier que vous voulez parler; car je ſuis l'un & l'autre.

HARPAGON.

C'eſt à tous les deux.

Me. JACQUES.

Mais à qui des deux le premier?

HARPAGON.

Au cuiſinier.

Me. JACQUES.

Attendez donc, s'il vous plaît.

(*Maître Jacques ôte ſa caſaque de cocher, & paroît vêtu en cuiſinier.*)

Quelle diantre de cérémonie eſt-ce là?

Me. JACQUES.

Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON.

Je me ſuis engagé, Maître Jacques, à donner ce ſoir à ſouper.

Me. JACQUES *à part.*

Grande merveille!

HARPAGON.

Dis-moi un peu. Nous feras-tu bonne chere?

Me. JACQUES.

Oui, ſi vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON.

Que diable! toujours de l'argent! il ſemble qu'ils n'ayent autre choſe à dire; de l'argent, de l'argent, de l'argent. Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent. Toujours parler de l'argent! voilà leur épée de chevet, de l'argent.

VALERE.

VALERE.

Je n'ai jamais vu de réponſe plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille, que de faire bonne chere avec beaucoup d'argent. C'eſt une choſe la plus aiſée du monde, & il n'y a ſi pauvre eſprit qui n'en fît autant ; mais pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chere avec peu d'argent.

Me. JACQUES.

Bonne chere avec peu d'argent !

VALERE.

Oui.

Me. JACQUES *à Valere.*

Par ma foi, Monſieur l'Intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce ſecret, & de prendre mon office de cuiſinier ; auſſi - bien vous mêlez - vous céans d'être le factotum.

HARPAGON.

Taiſez-vous. Qu'eſt-ce qu'il nous faudra ?

Me. JACQUES.

Voilà Monſieur votre Intendant qui vous fera bonne chere pour peu d'argent.

HARPAGON.

Ah ! je veux que tu me répondes.

Me. JACQUES.

Combien ſerez-vous de gens à table ?

HARPAGON.

Nous ſerons huit ou dix, mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALERE.

Cela s'entend.

Me. JACQUES.

Hé bien, il faudra quatre grands potages, & cinq aſſiettes.... Potages..... Entrées....

HARPAGON.

Que diable ! voilà pour traiter toute une ville entiere.

Me. JACQUES.

Rôt....

HARPAGON, *mettant la main sur la bouche de Maître Jacques.*

Ah, traître! tu manges tout mon bien.

Me. JACQUES.

Entremets....

HARPAGON, *mettant encore la main sur la bouche de Maître Jacques.*

Encore?

VALERE *à Maître Jacques.*

Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde? & Monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille? Allez-vous en lire un peu les préceptes de la santé, & demander aux médecins, s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

HARPAGON.

Il a raison.

VALERE.

Apprenez, maître Jacques, vous & vos pareils, que c'est un coupe-gorge, qu'une table remplie de trop de viandes; que, pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité regne dans le repas qu'on donne, & que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, & non pas vivre pour manger.*

HARPAGON.

Ah, que cela est bien dit! Approche que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie. *Il faut vivre pour manger, & non pas manger pour vi....* Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis?

VALERE.

Qu'il faut manger pour vivre, & non pas vivre pour manger.

HARPAGON.

(*à Me. Jacques.*) (*à Valere.*)

Oui, entends-tu? Qui est le grand homme qui a dit cela?

VALERE.

Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON.

Souviens-toi de m'écrire ces mots. Je les veux fai-

re graver, en lettres d'or, ſur la cheminée de ma ſalle.

VALERE.

Je n'y manquerai pas. Et pour votre ſouper, vous n'avez qu'à me laiſſer faire. Je réglerai tout cela comme il faut.

HARPAGON.

Fais donc.

Me. JACQUES.

Tant mieux, j'en aurai moins de peine.

HARPAGON *à Valere.*

Il faudra de ces choſes dont on ne mange gueres, & qui raſſaſient d'abord, quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marron.

VALERE.

Repoſez-vous ſur moi.

HARPAGON.

Maintenant, Maître Jacques, il faut nettoyer mon carroſſe.

Me. JACQUES.

Attendez. Ceci s'adreſſe au cocher.

(*Maître Jacques remet ſa caſaque.*)

Vous dites....

HARPAGON.

Qu'il faut nettoyer mon carroſſe, & tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire....

Me. JACQUES.

Vos chevaux, Monſieur? Ma foi, ils ne ſont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils ſont ſur la litiere, les pauvres bêtes n'en ont point, & ce ſeroit mal parler; mais vous leur faites obſerver des jeûnes ſi auſteres, que ce ne ſont plus que des fantômes, ou des façons de chevaux.

HARPAGON.

Les voilà bien malades; ils ne font rien.

Me. JACQUES.

Et pour ne faire rien, Monſieur, eſt-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudroit bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, & de manger de même. Cela me fend le cœur, de les voir ainſi exténués; car enfin, j'ai une tendreſſe pour mes chevaux,

qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir ; je m'ôte tous les jours, pour eux, les choses de la bouche ; & c'est être, Monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARPAGON.

Le travail ne sera pas grand, d'aller jusqu'à la foire.

Me. JACQUES.

Non, Monsieur, je n'ai pas le courage de les mener, & je ferois conscience de leur donner des coups de fouet en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse, qu'ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes ?

VALERE.

Monsieur, j'obligerai le voisin le Picard à se charger de les conduire ; aussi-bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

Me. JACQUES.

Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre, que sous la mienne.

VALERE.

Maître Jacques fait bien le raisonnable.

Me. JACQUES.

Monsieur l'Intendant fait bien le nécessaire.

HARPAGON.

Paix.

Me. JACQUES.

Monsieur, je ne sçaurois souffrir les flatteurs ; & je vois que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpétuels sur le pain & le vin, le bois, le sel & la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter, & vous faire la cour. J'enrage de cela, & je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous ; car enfin, je me sens pour vous de la tendresse en dépit que j'en aye ; &, après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

HARPAGON.

Pourrois-je sçavoir de vous, Maître Jacques, ce que l'on dit de moi ?

Me. JACQUES.

Oui, Monsieur, si j'étois assuré que cela ne vous fâchât point.

HARPAGON.

Non, en aucune façon.

Me. JACQUES.

Pardonnez-moi. Je ſçais fort bien que vous vous mettrez en colere.

HARPAGON.

Point du tout. Au contraire, c'eſt me faire plaiſir; & je ſuis bien aiſe d'apprendre comme on parle de moi.

Me. JACQUES.

Monſieur, puiſque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on ſe moque par tout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre ſujet; & que l'on n'eſt point plus ravi que de vous tenir au cul & aux chauſſes, & de faire ſans ceſſe des contes de votre lézine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-tems, & les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde. L'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le tems des étrennes, ou de leur ſortie d'avec vous, pour vous trouver une raiſon de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fites aſſigner le chat d'un de vos voiſins, pour vous avoir mangé un reſte de gigot de mouton. Celui-ci, que l'on vous ſurprit une nuit, en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux; & que votre cocher, qui étoit celui d'avant moi, vous donna, dans l'obſcurité, je ne ſçais combien de coups de bâton, dont vous ne voulutes rien dire. Enfin, voulez-vous que je vous diſe? On ne ſçauroit aller nulle part, où l'on ne vous entende accommoder de toutes piéces. Vous êtes la fable & la riſée de tout le monde; & jamais on ne parle de vous, que ſous les noms d'avare, de ladre, de vilain, & de Feſſe-Matthieu.

HARPAGON, *en battant Maître Jacques.*

Vous êtes un ſot, un maraud, un coquin & un impudent.

Me. JACQUES.

Hé bien, ne l'avois-je pas deviné? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous avois bien dit que je vous fâcherois de vous dire la vérité.

HARPAGON.

Apprenez à parler.

SCENE VI.

VALERE, MAISTRE JACQUES.

VALERE *riant.*

A Ce que je puis voir, Maître Jacques, on paye mal votre franchise.

M^e. JACQUES.

Morbleu, Monsieur le nouveau venu, qui faites l'homme d'importance, ce n'est pas votre affaire. Riez de vos coups de bâton, quand on vous en donnera, & ne venez point rire des miens.

VALERE.

Ah! Monsieur Maître Jacques, ne vous fâchez pas, je vous prie.

M^e. JACQUES *à part.*

Il file doux. Je veux faire le brave; & s'il est assez sot pour me craindre, le frotter quelque peu. (*haut.*) Sçavez-vous bien, Monsieur le rieur, que je ne ris pas, moi; & que si vous m'échauffez la tête, je vous ferai rire d'une autre sorte?

(*Maître Jacques pousse Valere jusqu'au bout du Théatre, en le menaçant.*

VALERE.

Hé! doucement.

M^e. JACQUES.

Comment, doucement? Il ne me plaît pas, moi.

VALERE.

De grace.

M^e. JACQUES.

Vous êtes un impertinent.

VALERE.

Monsieur Maître Jacques.

M^e. JACQUES.

Il n'y a point de Monsieur Maître Jacques pour un double. Si je prends un bâton, je vous rosserai d'importance.

VALERE.

Comment ? Un bâton ?

(*Valere fait reculer Maître Jacques à son tour.*)

Me. JACQUES.

Hé ! je ne parle pas de cela.

VALERE.

Sçavez-vous bien, Monsieur le fat, que je suis homme à vous rosser vous-même ?

Me. JACQUES.

Je n'en doute pas.

VALERE.

Que vous n'êtes, pour tout potage, qu'un faquin de cuisinier ?

Me. JACQUES.

Je le sçais bien.

VALERE.

Et que vous ne me connoissez pas encore ?

Me. JACQUES.

Pardonnez-moi.

VALERE.

Vous me rosserez, dites-vous ?

Me. JACQUES.

Je le disois en raillant.

VALERE.

Et moi, je ne prends point de goût à votre raillerie.

(*donnant des coups de bâton à Maître Jacques.*)

Apprenez que vous êtes un mauvais railleur.

Me. JACQUES *seul.*

Peste soit la sincérité, c'est un mauvais métier, désormais j'y renonce ; & je ne veux plus dire vrai. Passe encore pour mon maître, il a quelque droit de me battre ; mais pour ce Monsieur l'Intendant, je m'en vengerai, si je puis.



SCENE VII.

MARIANE, FROSINE, MAISTRE JACQUES.

FROSINE.

SÇavez-vous, Maître Jacques, si votre Maître est au logis ?

Me. JACQUES.

Oui, vraiment, il y est ; je ne le sçais que trop.

FROSINE.

Dites-lui, je vous prie, que nous sommes ici.

SCENE VIII.

MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

AH ! que je suis, Frosine, dans un étrange état ! & , s'il faut dire ce que je sens, que j'appréhende cette vue !

FROSINE.

Mais pourquoi, & quelle est votre inquiétude ?

MARIANE.

Hélas ! me le demandez-vous ? Et ne vous figurez-vous point les alarmes d'une personne toute prête à voir le supplice où l'on veut l'attacher ?

FROSINE.

Je vois bien que, pour mourir agréablement, Harpagon n'est pas le supplice que vous voudriez embrasser ; & je connois, à votre mine, que le jeune blondin, dont vous m'avez parlé, vous revient un peu dans l'esprit.

MARIANE.

Oui. C'est une chose, Frosine, dont je ne veux pas me défendre ; & les visites respectueuses qu'il a rendues chez nous, ont fait, je vous l'avoue, quelque effet dans mon ame.

FROSINE.

FROSINE.

Mais avez-vous ſçu quel il eſt ?

MARIANE.

Non. Je ne ſçais point quel il eſt. Mais je ſçais qu'il eſt fait d'un air à ſe faire aimer; que ſi l'on pouvoit mettre les choſes à mon choix, je le prendrois plutôt qu'un autre; & qu'il ne contribue pas peu à me faire trouver un tourment effroyable dans l'époux qu'on veut me donner.

FROSINE.

Mon Dieu! tous ces blondins ſont agréables, & débitent fort bien leur fait; mais la plupart ſont gueux comme des rats; & il vaut bien mieux, pour vous, de prendre un vieux mari, qui vous donne beaucoup de bien. Je vous avoue que les ſens ne trouvent pas ſi bien leur compte du côté que je dis, & qu'il y a quelques petits dégoûts à eſſuyer avec un tel époux; mais cela n'eſt pas pour durer, & ſa mort, croyez-moi, vous mettra bien-tôt en état d'en prendre un plus aimable, qui réparera toutes choſes.

MARIANE.

Mon Dieu! Froſine, c'eſt une étrange affaire, lorſque pour être heureuſe, il faut ſouhaiter ou attendre le trépas de quelqu'un; & la mort ne ſuit pas tous les projets que nous faiſons.

FROSINE.

Vous moquez-vous? Vous ne l'épouſez qu'aux conditions de vous laiſſer veuve bien-tôt; & ce doit être là un des articles du contrat. Il ſeroit bien impertinent de ne pas mourir dans trois mois. Le voici en propre perſonne.

MARIANE.

Ah! Froſine, quelle figure!



SCENE IX.

HARPAGON, MARIANE, FROSINE.

HARPAGON *à Mariane.*

NE vous offenſez pas, ma belle, ſi je viens à vous avec des lunettes. Je ſçais que vos appas frappent aſſez les yeux, ſont aſſez viſibles d'eux-mêmes, & qu'il n'eſt pas beſoin de lunettes pour les appercevoir ; mais, enfin, c'eſt avec des lunettes qu'on obſerve les aſtres ; & je maintiens & garantis que vous êtes un aſtre, mais un aſtre, le plus bel aſtre qui ſoit dans le pays des aſtres. Froſine, elle ne répond mot, & ne témoigne, ce me ſemble, aucune joie de me voir.

FROSINE.

C'eſt qu'elle eſt encore toute ſurpriſe ; & puis les filles ont toujours honte à témoigner d'abord ce qu'elles ont dans l'ame.

HARPAGON.

(*à Froſine.*) (*à Mariane.*)
Tu as raiſon. Voilà, belle mignonne, ma fille qui vient vous ſaluer.

SCENE X.

HARPAGON, ELISE, MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

JE m'acquite bien tard, Madame, d'une telle viſite.

ELISE.

Vous avez fait, Madame, ce que je devois faire ; & c'étoit à moi de vous prévenir.

HARPAGON.

Vous voyez qu'elle eſt grande ; mais mauvaiſe herbe croît toujours.

MARIANE, *bas à Frosine.*

O l'homme déplaisant!

HARPAGON *à Frosine.*

Que dit la belle?

FROSINE.

Qu'elle vous trouve admirable.

HARPAGON.

C'est trop d'honneur que vous me faites, adorable mignonne.

MARIANE *à part.*

Quel animal!

HARPAGON.

Je vous suis trop obligé de ces sentimens.

MARIANE *à part.*

Je n'y puis plus tenir.

SCENE XI.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLEANTE, VALERE, FROSINE, BRINDAVOINE.

HARPAGON.

VOici mon fils aussi qui vous vient faire la révérence.

MARIANE, *bas à Frosine.*

Ah! Frosine, quelle rencontre! c'est justement celui dont je t'ai parlé.

FROSINE *à Mariane.*

L'aventure est merveilleuse.

HARPAGON.

Je vois que vous vous étonnez de me voir de si grands enfans; mais je serai bien-tôt défait & de l'un & de l'autre.

CLEANTE *à Mariane.*

Madame, à vous dire le vrai, c'est ici une aventure où, sans doute, je ne m'attendois pas; & mon pere ne m'a pas peu surpris, lorsqu'il m'a dit tantôt le dessein qu'il avoit formé.

MARIANE.

Je puis dire la même chose. C'eſt une rencontre imprévue, qui m'a ſurpriſe autant que vous; & je n'étois point préparée à une pareille aventure.

CLEANTE.

Il eſt vrai que mon pere, Madame, ne peut pas faire un plus beau choix, & que ce m'eſt une ſenſible joie que l'honneur de vous voir; mais, avec tout cela, je ne vous aſſurerai point que je me réjouis du deſſein où vous pourriez être de devenir ma belle-mere. Le compliment, je vous l'avoue, eſt trop difficile pour moi, & c'eſt un titre, s'il vous plaît, que je ne vous ſouhaite point. Ce diſcours paroîtra brutal aux yeux de quelques-uns; mais je ſuis aſſuré que vous ſerez perſonne à le prendre comme il faudra; que c'eſt un mariage, Madame, où vous vous imaginez bien que je dois avoir de la répugnance; que vous n'ignorez pas, ſçachant ce que je ſuis, comme il choque mes intérêts; & que vous voulez bien enfin que je vous diſe, avec la permiſſion de mon pere, que, ſi les choſes dépendoient de moi, cet hymen ne ſe feroit point.

HARPAGON.

Voilà un compliment bien impertinent. Quelle belle confeſſion à lui faire!

MARIANE.

Et moi, pour vous répondre, j'ai à vous dire que les choſes ſont fort égales; & que ſi vous auriez de la répugnance à me voir votre belle-mere, je n'en aurois pas moins, ſans doute, à vous voir mon beau fils. Ne croyez pas, je vous prie, que ce ſoit moi qui cherche à vous donner cette inquiétude. Je ſerois fort fâchée de vous cauſer du déplaiſir; &, ſi je ne m'y vois forcée par une puiſſance abſolue, je vous donne ma parole que je ne conſentirai point au mariage qui vous chagrine.

HARPAGON.

Elle a raiſon. A ſot compliment, il faut une réponſe de même. Je vous demande pardon, ma belle, de l'impertinence de mon fils; c'eſt un jeune ſot, qui ne ſçait pas encore la conſéquence des paroles qu'il dit.

MARIANE.

Je vous promets que ce qu'il m'a dit ne m'a point du tout offenſée ; au contraire, il m'a fait plaiſir de m'expliquer ainſi ſes véritables ſentimens. J'aime de lui un aveu de la ſorte ; & s'il avoit parlé d'autre façon, je l'en eſtimerois bien moins.

HARPAGON.

C'eſt beaucoup de bonté à vous, de vouloir ainſi excuſer ſes fautes. Le tems le rendra plus ſage ; & vous verrez qu'il changera de ſentimens.

CLEANTE.

Non, mon pere, je ne ſuis point capable d'en changer ; & je prie inſtamment Madame de le croire.

HARPAGON.

Mais voyez quelle extravagance ! il continue encore plus fort.

CLEANTE.

Voulez-vous que je trahiſſe mon cœur ?

HARPAGON.

Encore ? Avez-vous envie de changer de diſcours ?

CLEANTE.

Hé bien, puiſque vous voulez que je parle d'autre façon, ſouffrez, Madame, que je me mette ici à la place de mon pere, & que je vous avoue que je n'ai rien vu dans le monde de ſi charmant que vous, que je ne conçois rien d'égal au bonheur de vous plaire ; & que le titre de votre époux eſt une gloire, une félicité que je préférerois aux deſtinées des plus grands Princes de la terre. Oui, Madame, le bonheur de vous poſſéder eſt, à mes regards, la plus belle de toutes les fortunes ; c'eſt où j'attache toute mon ambition. Il n'y a rien que je ne ſois capable de faire pour une conquête ſi précieuſe ; & les obſtacles les plus puiſſans....

HARPAGON.

Doucement, mon fils, s'il vous plaît.

CLEANTE.

C'eſt un compliment que je fais pour vous à Madame.

HARPAGON.

Mon Dieu ! j'ai une langue pour m'expliquer moi-

même; & je n'ai pas besoin d'un interprete comme vous. Allons, donnez des siéges.

FROSINE.

Non. Il vaut mieux que, de ce pas, nous allions à la foire, afin d'en revenir plutôt, & d'avoir tout le tems ensuite de nous entretenir.

HARPAGON *à Brindavoine.*

Qu'on mette donc les chevaux au carosse.

SCENE XII.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLEANTE, VALERE, FROSINE.

HARPAGON *à Mariane.*

JE vous prie de m'excuser, ma belle, si je n'ai pas songé à vous donner un peu de collation avant que de partir.

CLEANTE.

J'y ai pourvu, mon pere, & j'ai fait apporter ici quelques bassins d'oranges de la Chine, de citrons doux, & de confitures, que j'ai envoyé querir de votre part.

HARPAGON, *bas à Valere.*

Valere.

VALERE *à Harpagon.*

Il a perdu le sens.

CLEANTE.

Est-ce que vous trouvez, mon pere, que ce ne soit pas assez? Madame aura la bonté d'excuser cela, s'il lui plaît.

MARIANE.

C'est une chose qui n'étoit pas nécessaire.

CLEANTE.

Avez-vous jamais vu, Madame, un diamant plus vif que celui que vous voyez que mon pere a au doigt?

MARIANE.

Il est vrai qu'il brille beaucoup.

CLEANTE, *ôtant du doigt de son pere le diamant, & le donnant à Mariane.*

Il faut que vous le voyiez de près.

MARIANE.

Il eſt fort beau, ſans doute, & jette quantité de feux.

CLEANTE, *ſe mettant au-devant de Mariane qui veut rendre le diamant.*

Non, Madame, il eſt en de trop belles mains. C'eſt un préſent que mon pere vous fait.

HARPAGON.

Moi ?

CLEANTE.

N'eſt-il pas vrai, mon pere, que vous voulez que Madame le garde pour l'amour de vous ?

HARPAGON, *bas à ſon fils.*

Comment ?

CLEANTE *à Mariane.*

Belle demande ! il me fait ſigne de vous le faire accepter.

MARIANE.

Je ne veux point.....

CLEANTE *à Mariane.*

Vous moquez-vous ? Il n'a garde de le reprendre.

HARPAGON *à part.*

J'enrage.

MARIANE.

Ce ſeroit....

CLEANTE, *empêchant toujours Mariane de rendre le diamant.*

Non, vous dis-je, c'eſt l'offenſer.

MARIANE.

De grace....

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON *à part.*

Peſte ſoit....

CLEANTE.

Le voilà qui ſe ſcandaliſe de votre refus.

HARPAGON, *bas à ſon fils.*

Ah, traître !

CLEANTE *à Mariane.*

Vous voyez qu'il ſe déſeſpere.

HARPAGON, *bas à son fils en le menaçant.*
Bourreau que tu es !

CLEANTE.

Mon pere, ce n'est pas ma faute. Je fais ce que je puis pour l'obliger à le garder, mais elle est obstinée.

HARPAGON, *bas à son fils avec emportement.*
Pendard !

CLEANTE.

Vous êtes cause, Madame, que mon pere me querelle.

HARPAGON, *bas à son fils, avec les mêmes gestes.*
Le coquin !

CLEANTE *à Mariane.*

Vous le ferez tomber malade. De grace, Madame, ne résistez pas davantage.

FROSINE *à Mariane.*

Mon Dieu ! que de façons ! gardez la bague, puisque Monsieur le veut.

MARIANE *à Harpagon.*

Pour ne vous point mettre en colere, je la garde maintenant, & je prendrai un autre tems pour vous la rendre.

SCENE XIII.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLEANTE, VALERE, FROSINE, BRINDAVOINE.

BRINDAVOINE.

MOnsieur, il y a là un homme qui veut vous parler.

HARPAGON.

Dis-lui que je suis empêché, & qu'il revienne une autre fois.

BRINDAVOINE.

Il dit qu'il vous apporte de l'argent.

HARPAGON *à Mariane.*

Je vous demande pardon. Je reviens tout-à-l'heure.

SCENE

SCENE XIV.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLEANTE, VALERE, FROSINE, LA MERLUCHE.

LA MERLUCHE, *courant & faisant tomber Harpagon.*

Monsieur....

HARPAGON.

Ah! je suis mort.

CLEANTE.

Qu'est-ce, mon pere? Vous êtes-vous fait mal?

HARPAGON.

Le traître, assurément, a reçu de l'argent de mes débiteurs pour me faire rompre le cou.

VALERE *à Harpagon.*

Cela ne sera rien.

LA MERLUCHE *à Harpagon.*

Monsieur, je vous demande pardon, je croyois bien faire d'accourir vîte.

HARPAGON.

Que viens-tu faire ici, bourreau?

LA MERLUCHE.

Vous dire que vos deux chevaux sont déferrés.

HARPAGON.

Qu'on les mene promptement chez le maréchal.

CLEANTE.

En attendant qu'ils soient ferrés, je vais faire pour vous, mon pere, les honneurs de votre logis; & conduire Madame dans le jardin, où je ferai porter la collation.



SCENE XV.

HARPAGON, VALERE.

HARPAGON.

Valere, aye un peu l'œil à tout cela, & prends soin, je te prie, de m'en ſauver le plus que tu pourras, pour le renvoyer au marchand.

VALERE.

C'eſt aſſez.

HARPAGON *ſeul.*

O fils impertinent! as-tu envie de me ruiner?

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CLEANTE, MARIANE, ELISE, FROSINE.

CLEANTE.

Rentrons ici, nous ſerons beaucoup mieux. Il n'y a plus autour de nous perſonne de ſuſpect, & nous pouvons parler librement.

ELISE.

Oui, Madame, mon frere m'a fait confidence de la paſſion qu'il a pour vous. Je ſçais les chagrins & les déplaiſirs que ſont capables de cauſer de pareilles traverſes; & c'eſt, je vous aſſure, avec une tendreſſe extrême que je m'intéreſſe à votre aventure.

MARIANE.

C'eſt une douce conſolation que de voir dans ſes intérêts une perſonne comme vous; & je vous conjure,

Madame, de me garder toujours cette généreuse amitié, si capable de m'adoucir les cruautés de la fortune.

FROSINE.

Vous êtes, par ma foi, de malheureuses gens l'un & l'autre, de ne m'avoir point, avant tout ceci, avertie de votre affaire ; je vous aurois, sans doute, détourné cette inquiétude, & n'aurois point amené les choses où l'on voit qu'elles sont.

CLEANTE.

Que veux-tu ? C'est ma mauvaise destinée qui l'a voulu ainsi. Mais, belle Mariane, quelles résolutions sont les vôtres ?

MARIANE.

Hélas ! suis-je en pouvoir de faire des résolutions ? & dans la dépendance où je me vois, puis-je former que des souhaits ?

CLEANTE.

Point d'autre appui pour moi dans votre cœur que de simples souhaits ? Point de pitié officieuse ? Point de secourable bonté ? Point d'affection agissante ?

MARIANE.

Que sçaurois-je vous dire ? Mettez-vous en ma place, & voyez ce que je puis faire. Avisez, ordonnez vous-même, je m'en remets à vous ; & je vous crois trop raisonnable, pour vouloir exiger de moi que ce qui peut m'être permis par l'honneur & la bienséance.

CLEANTE.

Hélas ! où me réduisez-vous, que de me renvoyer à ce que voudront permettre les fâcheux sentimens d'un rigoureux honneur, & d'une scrupuleuse bienséance ?

MARIANE.

Mais que voulez-vous que je fasse ? Quand je pourrois passer sur quantité d'égards où notre sexe est obligé, j'ai de la considération pour ma mere. Elle m'a toujours élevée avec une tendresse extrême, & je ne sçaurois me résoudre à lui donner du déplaisir. Faites, agissez auprès d'elle. Employez tous vos soins à gagner son esprit ; vous pouvez faire & dire tout ce que vous voudrez, je vous en donne la licence ; & s'il ne tient qu'à me déclarer en votre faveur, je veux bien consentir à lui faire un

aveu, moi-même, de tout ce que je sens pour vous.

CLEANTE.

Frosine, ma pauvre Frosine, voudrois-tu nous servir ?

FROSINE.

Par ma foi, faut-il le demander ? Je le voudrois de tout mon cœur. Vous sçavez que, de mon naturel, je suis assez humaine. Le Ciel ne m'a point fait l'ame de bronze ; & je n'ai que trop de tendresse à rendre de petits services, quand je vois des gens qui s'entre-aiment en tout bien & en tout honneur. Que pourrions-nous faire à ceci ?

CLEANTE.

Songe un peu, je te prie.

MARIANE.

Ouvre-nous des lumieres.

ELISE.

Trouve quelque invention pour rompre ce que tu as fait.

FROSINE.

(*à Mariane.*)

Ceci est assez difficile. Pour votre mere, elle n'est pas tout-à-fait déraisonnable, & peut-être pourroit-on la gagner, & la résoudre à transporter au fils le don qu'elle veut faire au pere. (*à Cléante.*) Mais le mal que j'y trouve, c'est que votre pere est votre pere.

CLEANTE.

Cela s'entend.

FROSINE.

Je veux dire qu'il conservera du dépit, si l'on montre qu'on le refuse ; & qu'il ne sera point d'humeur, ensuite, à donner son consentement à votre mariage. Il faudroit, pour bien faire, que le refus vint de lui-même, & tâcher, par quelque moyen, de le dégouter de votre personne.

CLEANTE.

Tu as raison.

FROSINE.

Oui, j'ai raison, je le sçais bien. C'est-là ce qu'il faudroit ; mais le diantre est d'en pouvoir trouver les

moyens. Attendez. Si nous avions quelque femme un peu sur l'âge, qui fût de mon talent, & jouât assez bien pour contrefaire une Dame de qualité, par le moyen d'un train fait à la hâte, & d'un bizarre nom de Marquise, ou de Vicomtesse, que nous supposerions de la basse Bretagne, j'aurois assez d'adresse pour faire accroire à votre pere que ce seroit une personne riche, outre ses maisons, de cent mille écus en argent comptant; qu'elle seroit éperduement amoureuse de lui, & souhaiteroit de se voir sa femme, jusqu'à lui donner tout son bien par contrat de mariage; & je ne doute point qu'il ne prêtât l'oreille à la proposition; car enfin, il vous aime fort, je le sçais, mais il aime un peu plus l'argent; & quand, ébloui de ce leurre, il auroit une fois consenti à ce qui vous touche, il importeroit peu ensuite qu'il se désabusât, en venant à vouloir voir clair aux effets de notre Marquise.

CLEANTE.

Tout cela est fort bien pensé.

FROSINE.

Laissez-moi faire. Je viens de me ressouvenir d'une de mes amies, qui sera notre fait.

CLEANTE.

Sois assuré, Frosine, de ma reconnoissance, si tu viens à bout de la chose. Mais, charmante Mariane, commençons, je vous prie, par gagner votre mere; c'est toujours beaucoup faire que de rompre ce mariage. Faites-y de votre part, je vous en conjure, tous les efforts qu'il vous sera possible. Servez-vous de tout le pouvoir que vous donne, sur elle, cette amitié qu'elle a pour vous. Déployez, sans réserve, les graces éloquentes, les charmes tout puissans que le Ciel a placés dans vos yeux, & dans votre bouche; & n'oubliez rien, s'il vous plaît, de ces tendres paroles, de ces douces prieres, & de ces caresses touchantes à qui je suis persuadé qu'on ne sçauroit rien refuser.

MARIANE.

J'y ferai tout ce que je puis, & n'oublierai aucune chose.

SCENE II.

HARPAGON, CLEANTE, ELISE, MARIANE, FROSINE.

HARPAGON *à part, ſans être apperçu.*

OUais ! mon fils baiſe la main de ſa prétendue belle-mere, & ſa prétendue belle-mere ne s'en défend pas fort. Y auroit-il quelque myſtere là-deſſous ?

ELISE.

Voilà mon pere.

HARPAGON.

Le carroſſe eſt tout prêt. Vous pouvez partir quand il vous plaira.

CLEANTE.

Puiſque vous n'y allez pas, mon pere, je m'en vais les conduire.

HARPAGON.

Non. Demeurez. Elles iront toutes ſeules ; & j'ai beſoin de vous.

SCENE III.

HARPAGON, CLEANTE.

HARPAGON.

OR çà, intérêt de belle-mere à part, que te ſemble, à toi, de cette perſonne ?

CLEANTE.

Ce qui me ſemble ?

HARPAGON.

Oui, de ſon air, de ſa taille, de ſa beauté, de ſon eſprit?

CLEANTE.

Là, là.

HARPAGON.

Mais encore ?

CLEANTE.

A vous en parler franchement, je ne l'ai pas trouvée ici ce que je l'avois crue. Son air eſt de franche coquette, ſa taille eſt aſſez gauche, ſa beauté très-médiocre, & ſon eſprit des plus communs. Ne croyez pas que ce ſoit, mon pere, pour vous en dégouter ; car belle-mere pour belle-mere, j'aime autant celle-là qu'une autre.

HARPAGON.

Tu lui diſois tantôt pourtant....

CLEANTE.

Je lui ai dit quelques douceurs en votre nom, mais c'étoit pour vous plaire.

HARPAGON.

Si bien donc que tu n'aurois pas d'inclination pour elle ?

CLEANTE.

Moi ? Point du tout.

HARPAGON.

J'en ſuis fâché ; car cela rompt une penſée qui m'étoit venue dans l'eſprit. J'ai fait, en la voyant ici, réflexion ſur mon âge ; & j'ai ſongé qu'on pourra trouver à redire de me voir marier à une jeune perſonne. Cette conſidération m'en faiſoit quitter le deſſein ; &, comme je l'ai fait demander, & que je ſuis pour elle engagé de parole, je te l'aurois donnée, ſans l'averſion que tu témoignes.

CLEANTE.

A moi ?

HARPAGON.

A toi.

CLEANTE.

En mariage ?

HARPAGON.

En mariage.

CLEANTE.

Ecoutez. Il eſt vrai qu'elle n'eſt pas fort à mon goût ; mais pour vous faire plaiſir, mon pere, je me réſoudrai à l'épouſer, ſi vous voulez.

HARPAGON.

Moi ? Je ſuis plus raiſonnable que tu ne penſes. Je

ne veux point forcer ton inclination.

CLEANTE.

Pardonnez-moi. Je me ferai cet effort pour l'amour de vous.

HARPAGON.

Non, non. Un mariage ne ſçauroit être heureux, où l'inclination n'eſt pas.

CLEANTE.

C'eſt une choſe, mon pere, qui peut-être viendra enſuite; & l'on dit que l'amour eſt ſouvent un fruit du mariage.

HARPAGON.

Non. Du côté de l'homme, on ne doit point riſquer l'affaire, & ce ſont des ſuites fâcheuſes, où je n'ai garde de me commettre. Si tu avois ſenti quelque inclination pour elle, à la bonne heure, je te l'aurois fait épouſer, au lieu de moi; mais cela n'étant pas, je ſuivrai mon premier deſſein, & je l'épouſerai moi-même.

CLEANTE.

Hé bien, mon pere, puiſque les choſes ſont ainſi, il faut vous découvrir mon cœur, il faut vous révéler notre ſecret. La vérité eſt que je l'aime, depuis un jour que je la vis dans une promenade, que mon deſſein étoit tantôt de vous la demander pour femme; & que rien ne m'a retenu, que la déclaration de vos ſentimens, & la crainte de vous déplaire.

HARPAGON.

Lui avez-vous rendu viſite?

CLEANTE.

Oui, mon pere.

HARPAGON.

Beaucoup de fois?

CLEANTE.

Aſſez, pour le tems qu'il y a.

HARPAGON.

Vous a-t-on bien reçu?

CLEANTE.

Fort bien, mais ſans ſçavoir qui j'étois; & c'eſt ce qui a fait tantôt la ſurpriſe de Mariane.

HARPAGON.

HARPAGON.

Lui avez-vous déclaré votre passion, & le dessein où vous étiez de l'épouser?

CLEANTE.

Sans doute; & même j'en avois fait à sa mere quelque peu d'ouverture.

HARPAGON.

A-t-elle écouté, pour sa fille, votre proposition?

CLEANTE.

Oui, fort civilement.

HARPAGON.

Et la fille correspond-elle à votre amour?

CLEANTE.

Si j'en dois croire les apparences, je me persuade, mon pere, qu'elle a quelque bonté pour moi.

HARPAGON *bas, à part.*

Je suis bien aise d'avoir appris un tel secret; & voilà justement ce que je demandois. (*haut.*) Or sus, mon fils, sçavez-vous ce qu'il y a? C'est qu'il faut songer, s'il vous plaît, à vous défaire de votre amour, à cesser toutes vos poursuites auprès d'une personne que je prétends pour moi; & à vous marier, dans peu, avec celle qu'on vous destine.

CLEANTE.

Oui, mon pere, c'est ainsi que vous me jouez? Hé bien, puisque les choses en sont venues-là, je vous déclare, moi, que je ne quitterai point la passion que j'ai pour Mariane, qu'il n'y a point d'extrémité où je ne m'abandonne pour vous disputer sa conquête; & que si vous avez pour vous le consentement d'une mere, j'aurai d'autres secours, peut-être, qui combattront pour moi.

HARPAGON.

Comment, pendard, tu as l'audace d'aller sur mes brisées?

CLEANTE.

C'est vous qui allez sur les miennes, & je suis le premier en date.

HARPAGON.

Ne suis-je pas ton pere, & ne me dois-tu pas respect?

CLEANTE.

Ce ne sont point ici des choses où les enfans soient obligés de déférer aux peres, & l'amour ne connoît personne.

HARPAGON.

Je te ferai bien me connoître avec de bons coups de bâton.

CLEANTE.

Toutes vos menaces ne feront rien.

HARPAGON.

Tu renonceras à Mariane.

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Donnez-moi un bâton tout-à-l'heure.

SCENE IV.

HARPAGON, CLEANTE, MAISTRE JACQUES.

Me. JACQUES.

HÉ, hé, hé! Messieurs, qu'est-ceci? A quoi songez-vous?

CLEANTE.

Je me moque de cela.

Me. JACQUES *à Cléante.*

Ah! Monsieur, doucement.

HARPAGON.

Me parler avec cette impudence!

Me. JACQUES *à Harpagon.*

Ah! Monsieur, de grace.

CLEANTE.

Je n'en démordrai point.

Me. JACQUES *à Cléante.*

Hé quoi, à votre pere?

HARPAGON.

Laisse-moi faire.

Me. JACQUES *à Harpagon.*

Hé quoi, à votre fils ? Encore passe pour moi.

HARPAGON.

Je te veux faire toi-même, Maître Jacques, juge de cette affaire, pour montrer comme j'ai raison.

Me. JACQUES.

(*à Cléante.*)

J'y consens. Eloignez-vous un peu.

HARPAGON.

J'aime une fille que je veux épouser ; & le pendard a l'insolence de l'aimer avec moi, & d'y prétendre malgré mes ordres.

Me. JACQUES.

Ah ! il a tort.

HARPAGON.

N'est-ce pas une chose épouvantable, qu'un fils qui veut entrer en concurrence avec son pere, & ne doit-il pas, par respect, s'abstenir de toucher à mes inclinations ?

Me. JACQUES.

Vous avez raison. Laissez-moi lui parler ; & demeurez-là.

CLEANTE, *à Me. Jacques qui s'approche de lui.*

Hé bien, oui, puisqu'il veut te choisir pour juge, je n'y recule point, il ne m'importe qui que ce soit ; & je veux bien aussi me rapporter à toi, Maître Jacques, de notre différend.

Me. JACQUES.

C'est beaucoup d'honneur que vous me faites.

CLEANTE.

Je suis épris d'une jeune personne, qui répond à mes vœux, & reçoit tendrement les offres de ma foi ; & mon pere s'avise de venir troubler notre amour par la demande qu'il en fait faire.

Me. JACQUES.

Il a tort, assurément.

CLEANTE.

N'a-t-il point de honte, à son âge, de songer à se

marier? Lui sied-il bien d'être amoureux; & ne devroit-il pas laisser cette occupation aux jeunes gens?

Me. JACQUES.

Vous avez raison, il se moque. Laissez-moi lui dire deux mots. (*à Harpagon.*) Hé bien, votre fils n'est pas si étrange que vous le dites, & il se met à la raison. Il dit qu'il sçait le respect qu'il vous doit, qu'il ne s'est emporté que dans la premiere chaleur; & qu'il ne fera point de refus de se soumettre à ce qu'il vous plaira, pourvu que vous vouliez le traiter mieux que vous ne faites, & lui donner quelque personne en mariage, dont il ait lieu d'être content.

HARPAGON.

Ah! dis-lui, Maître Jacques, que, moyennant ce, il pourra espérer toutes choses de moi; & que, hors Mariane, je lui laisse la liberté de choisir celle qu'il voudra.

Me. JACQUES.

(*à Cléante.*)

Laissez-moi faire. Hé bien, votre pere n'est pas si déraisonnable que vous le faites; & il m'a témoigné que ce sont vos emportemens qui l'ont mis en colere, qu'il n'en veut seulement qu'à votre maniere d'agir; & qu'il sera fort disposé à vous accorder ce que vous souhaitez, pourvu que vous vouliez vous y prendre par la douceur, & lui rendre les déférences, les respects, & les soumissions qu'un fils doit à son pere.

CLEANTE.

Ah! Maître Jacques, tu lui peux assurer que, s'il m'accorde Mariane, il me verra toujours le plus soumis de tous les hommes; & que jamais je ne ferai aucune chose que par ses volontés.

Me. JACQUES *à Harpagon.*

Cela est fait; il consent à ce que vous dites.

HARPAGON.

Voilà qui va le mieux du monde.

Me. JACQUES *à Cléante.*

Tout est conclu; il est content de vos promesses.

CLEANTE.

Le Ciel en soit loué.

Me. JACQUES.

Messieurs, vous n'avez qu'à parler ensemble, vous voilà d'accord maintenant; & vous alliez vous quereller, faute de vous entendre.

CLEANTE.

Mon pauvre Maître Jacques, je te ferai obligé toute ma vie.

Me. JACQUES.

Il n'y a pas dequoi, Monsieur.

HARPAGON.

Tu m'as fait plaisir, Maître Jacques, & cela mérite une récompense.

(*Harpagon fouille dans sa poche, Maître Jacques tend la main; mais Harpagon ne tire que son mouchoir, en disant :*)

Va, je m'en souviendrai, je t'assure.

Me. JACQUES.

Je vous baise les mains.

SCENE V.

HARPAGON, CLEANTE.

CLEANTE.

JE vous demande pardon, mon pere, de l'emportement que j'ai fait paroître.

HARPAGON.

Cela n'est rien.

CLEANTE.

Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

HARPAGON.

Et moi, j'ai toutes les joies du monde de te voir raisonnable.

CLEANTE.

Quelle bonté à vous d'oublier si vîte ma faute !

HARPAGON.

On oublie aisément les fautes des enfans, lorsqu'ils rentrent dans leur devoir.

CLEANTE.

Quoi ! ne garder aucun ressentiment de toutes mes extravagances ?

HARPAGON.

C'est une chose où tu m'obliges par la soumission & le respect où tu te ranges.

CLEANTE.

Je vous promets, mon pere, que, jusques au tombeau, je conserverai, dans mon cœur, le souvenir de vos bontés.

HARPAGON.

Et moi, je te promets qu'il n'y aura aucune chose que tu n'obtiennes de moi.

CLEANTE.

Ah ! mon pere, je ne vous demande plus rien ; & c'est m'avoir assez donné, que de me donner Mariane.

HARPAGON.

Comment ?

CLEANTE.

Je dis, mon pere, que je suis content de vous ; & que je trouve toutes choses dans la bonté que vous avez de m'accorder Mariane.

HARPAGON.

Qui est-ce qui parle de t'accorder Mariane ?

CLEANTE.

Vous, mon pere.

HARPAGON.

Moi ?

CLEANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Comment ? C'est toi qui as promis d'y renoncer.

CLEANTE.

Moi, y renoncer !

HARPAGON.

Oui.

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Tu ne t'es pas departi d'y prétendre ?

CLEANTE.
Au contraire, j'y suis plus porté que jamais.
HARPAGON.
Quoi! pendard, derechef?
CLEANTE.
Rien ne me peut changer.
HARPAGON.
Laisse-moi faire, traître.
CLEANTE.
Faites tout ce qu'il vous plaira.
HARPAGON.
Je te défends de me jamais voir.
CLEANTE.
A la bonne heure.
HARPAGON.
Je t'abandonne.
CLEANTE.
Abandonnez.
HARPAGON.
Je te renonce pour mon fils.
CLEANTE.
Soit.
HARPAGON.
Je te deshérite.
CLEANTE.
Tout ce que vous voudrez.
HARPAGON.
Et je te donne ma malédiction.
CLEANTE.
Je n'ai que faire de vos dons.

SCENE VI.

CLEANTE, LA FLECHE.

LA FLECHE, *sortant du jardin avec une cassette.*
AH! Monsieur, que je vous trouve à propos! Suivez-moi, vîte.
CLEANTE.
Qu'y a-t-il?

LA FLECHE.

Suivez-moi, vous dis-je, nous sommes bien.

CLEANTE.

Comment ?

LA FLECHE.

Voici votre affaire.

CLEANTE.

Quoi ?

LA FLECHE.

J'ai guigné ceci tout le jour.

CLEANTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

LA FLECHE.

Le tréſor de votre pere, que j'ai attrapé.

CLEANTE.

Comment as-tu fait ?

LA FLECHE.

Vous ſçaurez tout. Sauvons-nous, je l'entends crier.

SCENE VII.

HARPAGON, *criant au voleur dès le jardin.*

AU voleur, au voleur, à l'aſſaſſin, au meurtrier. Juſtice, juſte Ciel! Je ſuis perdu, je ſuis aſſaſſiné, on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être? Qu'eſt-il devenu? Où eſt-il? Où ſe cache-t-il? Que ferai-je pour le trouver? Où courir? Où ne pas courir? N'eſt-il point là? N'eſt-il point ici? Qui eſt-ce? Arrête.

(*à lui-même, ſe prenant par le bras.*)

Rends-moi mon argent, coquin.... Ah! c'eſt moi. Mon eſprit eſt troublé, & j'ignore où je ſuis, qui je ſuis, & ce que je fais. Hélas! mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi; & puiſque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon ſupport, ma conſolation, ma joie, tout eſt fini pour moi, & je n'ai plus que faire au monde. Sans toi, il m'eſt impoſſible de vivre. C'en eſt fait, je n'en puis plus, je me meurs, je ſuis

suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Hé? Que dites-vous? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup; qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure; & l'on a choisi justement le tems que je parlois à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller querir la Justice, & faire donner la question à toute ma maison, à servantes, à valets, à fils, à fille, & à moi aussi. Que de gens assemblés! Je ne jette mes regards sur personne, qui ne me donne des soupçons, & tout me semble mon voleur. Hé? De quoi est-ce qu'on parle-là? De celui qui m'a dérobé? Quel bruit fait-on là-haut? Est-ce mon voleur qui y est? De grace, si l'on sçait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous? Ils me regardent tous, & se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons vite, des Commissaires, des Archers, des Prévôts, des Juges, des gênes, des potences, des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde; & si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.



SCENE PREMIERE.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE.

LE COMMISSAIRE.

LAissez-moi faire. Je sçais mon métier, Dieu merci. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols; & je voudrois avoir autant de sacs de mille francs, que j'ai fait pendre de personnes.

HARPAGON.

Tous les Magiſtrats ſont intéreſſés à prendre cette affaire en main ; & ſi l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai juſtice de la Juſtice.

LE COMMISSAIRE.

Il faut faire toutes les pourſuites requiſes. Vous dites qu'il y avoit dans cette caſſette ?

HARPAGON.

Dix mille écus bien comptés.

LE COMMISSAIRE.

Dix mille écus !

HARPAGON.

Dix mille écus.

LE COMMISSAIRE.

Le vol eſt conſidérable.

HARPAGON.

Il n'y a point de ſupplice aſſez grand pour l'énormité de ce crime ; & s'il demeure impuni, les choſes les plus ſacrées ne ſont plus en ſureté.

LE COMMISSAIRE.

En quelles eſpéces étoit cette ſomme.

HARPAGON.

En bons louis d'or, & piſtoles bien trébuchantes.

LE COMMISSAIRE.

Qui ſoupçonnez-vous de ce vol ?

HARPAGON.

Tout le monde ; & je veux que vous arrêtiez priſonnier la Ville & les Fauxbourgs.

LE COMMISSAIRE.

Il faut, ſi vous m'en croyez, n'effaroucher perſonne, & tâcher doucement d'attrapper quelques preuves, afin de procéder après, par la rigueur, au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.



SCENE II.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE, Me. JACQUES.

Me. JACQUES *dans le fond du Théatre, en se retournant du côté par lequel il est entré.*

JE m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout-à-l'heure, qu'on me lui fasse griller les pieds, qu'on me le mette dans l'eau bouillante ; & qu'on me le pende au plancher.

HARPAGON *à Maître Jacques.*

Qui ? Celui qui m'a dérobé ?

Me. JACQUES.

Je parle d'un cochon de lait que votre Intendant me vient d'envoyer, & je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

HARPAGON.

Il n'est pas question de cela ; & voilà, Monsieur, à qui il faut parler d'autre chose.

LE COMMISSAIRE *à Maître Jacques.*

Ne vous épouvantez point. Je suis homme à ne vous point scandaliser ; & les choses iront dans la douceur.

Me. JACQUES.

Monsieur est de votre soupé ?

LE COMMISSAIRE.

Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

Me. JACQUES.

Ma foi, Monsieur, je montrerai tout ce que je sçais faire ; & je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible.

HARPAGON.

Ce n'est pas là l'affaire.

Me. JACQUES.

Si je ne vous fais pas aussi bonne chere que je voudrois, c'est la faute de Monsieur votre Intendant, qui m'a rogné les aîles avec les ciseaux de son œconomie.

HARPAGON.

Traître, il s'agit d'autre chose que de souper, & je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

Me. JACQUES.

On vous a pris de l'argent ?

HARPAGON.

Oui, coquin ; & je m'en vais te faire pendre, si tu ne me le rends.

LE COMMISSAIRE *à Harpagon.*

Mon Dieu ! ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honnête homme ; & que, sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez sçavoir. Oui, mon ami, si vous nous confessez la chose, il ne vous sera fait aucun mal, & vous serez récompensé, comme il faut, par votre maître. On lui a pris aujourd'hui son argent, & il n'est pas que vous ne sçachiez quelques nouvelles de cette affaire.

Me. JACQUES, *bas, à part.*

Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre Intendant. Depuis qu'il est entré céans, il est le favori, on n'écoute que ses conseils, & j'ai aussi sur le cœur les coups de bâton de tantôt.

HARPAGON.

Qu'as-tu à ruminer ?

LE COMMISSAIRE *à Harpagon.*

Laissez-le faire. Il se prépare à vous contenter ; & je vous ai bien dit qu'il étoit honnête homme.

Me. JACQUES.

Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est Monsieur votre cher Intendant qui a fait le coup.

HARPAGON.

Valere ?

Me. JACQUES.

Oui.

HARPAGON.

Lui, qui me paroît si fidele ?

Me. JACQUES.

Lui-même. Je crois que c'est lui qui vous a dérobé.

HARPAGON.

Et fur quoi le crois-tu ?

Me. JACQUES.

Sur quoi ?

HARPAGON.

Oui.

Me. JACQUES.

Je le crois.... fur ce que je le crois.

LE COMMISSAIRE.

Mais il eft néceffaire de dire les indices que vous avez.

HARPAGON.

L'as-tu vu roder autour du lieu où j'avois mis mon argent ?

Me. JACQUES.

Oui, vraiment. Où étoit-il votre argent ?

HARPAGON.

Dans le jardin.

Me. JACQUES.

Juftement. Je l'ai vu roder dans le jardin. Et dans quoi eft-ce que cet argent étoit ?

HARPAGON.

Dans une caffette.

Me. JACQUES.

Voilà l'affaire. Je lui ai vu une caffette.

HARPAGON.

Et cette caffette, comment eft-elle faite ? Je verrai bien fi c'eft la mienne.

Me. JACQUES.

Comment eft-elle faite ?

HARPAGON.

Oui.

Me. JACQUES.

Elle eft faite.... Elle eft faite comme une caffette.

LE COMMISSAIRE.

Cela s'entend. Mais dépeignez-la un peu, pour voir.

Me. JACQUES.

C'eft une grande caffette.

HARPAGON.

Celle qu'on m'a volée eft petite.

Me. JACQUES.

Hé, oui, elle eſt petite, ſi on le veut prendre par-là; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE.

Et de quelle couleur eſt-elle?

Me. JACQUES.

De quelle couleur?

LE COMMISSAIRE.

Oui.

Me. JACQUES.

Elle eſt de couleur.... Là, d'une certaine couleur.... Ne ſçauriez-vous m'aider à dire?

HARPAGON.

Hé?

Me. JACQUES.

N'eſt-elle pas rouge?

HARPAGON.

Non, griſe.

Me. JACQUES.

Hé, oui, gris-rouge; c'eſt ce que je voulois dire.

HARPAGON.

Il n'y a point de doute. C'eſt elle aſſurément. Ecrivez, Monſieur, écrivez ſa dépoſition. Ciel! à qui déſormais ſe fier? Il ne faut plus jurer de rien, & je crois, après cela, que je ſuis homme à me voler moi-même.

Me. JACQUES *à Harpagon.*

Monſieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire, au moins, que c'eſt moi qui vous ai découvert cela.

SCENE III.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE, VALERE, MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

APproche, viens confeſſer l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

VALERE.

Que voulez-vous, Monſieur?

HARPAGON.

Comment, traître, tu ne rougis pas de ton crime?

VALERE.

De quel crime voulez-vous donc parler?

HARPAGON.

De quel crime je veux parler, infame, comme si tu ne sçavois pas ce que je veux dire? C'est en vain que tu prétendrois de le déguiser. L'affaire est découverte, & l'on vient de m'apprendre tout. Comment? Abuser ainsi de ma bonté, & s'introduire exprès chez moi pour me trahir, pour me jouer un tour de cette nature?

VALERE.

Monsieur, puisqu'on vous a découvert tout, je ne veux point chercher de détours, & vous nier la chose.

Me. JACQUES *à part.*

Oh, oh! aurois-je deviné sans y penser?

VALERE.

C'étoit mon dessein de vous en parler, & je voulois attendre, pour cela, des conjonctures favorables; mais puisqu'il est ainsi, je vous conjure de ne vous point fâcher, & de vouloir entendre mes raisons.

HARPAGON.

Et quelles belles raisons peux-tu me donner, voleur infame?

VALERE.

Ah! Monsieur, je n'ai pas mérité ces noms. Il est vrai que j'ai commis une offense envers vous; mais, après tout, ma faute est pardonnable.

HARPAGON.

Comment, pardonnable? Un guet appens, un assassinat de la sorte?

VALERE.

De grace, ne vous mettez point en colere. Quand vous m'aurez ouï, vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites.

HARPAGON.

Le mal n'est pas si grand que je le fais? Quoi! mon sang, mes entrailles, pendard?

VALERE.

Votre sang, Monsieur, n'est pas tombé dans de mau-

vaises mains. Je suis d'une condition à ne lui point faire de tort; & il n'y a rien, en tout ceci, que je ne puisse bien réparer.

HARPAGON.

C'est bien mon intention, & que tu me restitues ce que tu m'as ravi.

VALERE.

Votre honneur, Monsieur, sera pleinement satisfait.

HARPAGON.

Il n'est pas question d'honneur là-dedans. Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action?

VALERE.

Hélas! me le demandez-vous?

HARPAGON.

Oui, vraiment, je te le demande.

VALERE.

Un Dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il fait faire; l'Amour.

HARPAGON.

L'Amour!

VALERE.

Oui.

HARPAGON.

Bel amour, bel amour, ma foi! l'amour de mes louis d'or.

VALERE.

Non, Monsieur, ce ne sont point vos richesses qui m'ont tenté, ce n'est pas cela qui m'a ébloui; & je proteste de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvu que vous me laissiez celui que j'ai.

HARPAGON.

Non ferai, de par tous les diables; je ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence, de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait!

VALERE.

Appellez-vous cela un vol?

HARPAGON.

Si je l'appelle un vol? Un trésor comme celui-là?

VALERE.

C'est un trésor, il est vrai, & le plus précieux que vous

vous ayez ſans doute ; mais ce ne ſera pas le perdre que de me le laiſſer. Je vous le demande à genoux, ce tréſor plein de charmes ; &, pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

HARPAGON.

Je n'en ferai rien. Qu'eſt-ce à dire cela ?

VALERE.

Nous nous ſommes promis une foi mutuelle, & avons fait ſerment de ne nous point abandonner.

HARPAGON.

Le ſerment eſt admirable, & la promeſſe plaiſante !

VALERE.

Oui, nous nous ſommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais.

HARPAGON.

Je vous en empêcherai bien, je vous aſſure.

VALERE.

Rien que la mort ne nous peut ſéparer.

HARPAGON.

C'eſt être bien endiablé après mon argent.

VALERE.

Je vous ai déja dit, Monſieur, que ce n'étoit point l'intérêt qui m'avoit pouſſé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les reſſorts que vous penſez ; & un motif plus noble m'a inſpiré cette réſolution.

HARPAGON.

Vous verrez que c'eſt par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien ; mais j'y donnerai bon ordre, & la Juſtice, pendard, effronté, me va faire raiſon de tout.

VALERE.

Vous en uſerez comme vous voudrez, & me voilà prêt à ſouffrir toutes les violences qu'il vous plaira ; mais je vous prie de croire, au moins, que, s'il y a du mal, ce n'eſt que moi qu'il en faut accuſer, & que votre fille, en tout ceci, n'eſt aucunement coupable.

HARPAGON.

Je le crois bien, vraiment ; il ſeroit fort étrange que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais je veux ravoir mon affaire, & que tu me confeſſes en quel endroit tu me l'as enlevée.

VALERE.

Moi ? Je ne l'ai point enlevée, & elle eſt encore chez vous.

HARPAGON.

(*à part.*) (*haut.*)

O ma chere caſſette ! Elle n'eſt point ſortie de ma maiſon ?

VALERE.

Non, Monſieur.

HARPAGON.

Hé ! dis-moi un peu ; tu n'y as point touché ?

VALERE.

Moi, y toucher ? Ah ! vous lui faites tort auſſi-bien qu'à moi ; & c'eſt d'une ardeur toute pure & reſpectueuſe que j'ai brûlé pour elle.

HARPAGON *à part.*

Brûlé pour ma caſſette !

VALERE.

J'aimerois mieux mourir que de lui avoir fait paroître aucune penſée offenſante ; Elle eſt trop ſage & trop honnête pour cela.

HARPAGON *à part.*

Ma caſſette trop honnête !

VALERE.

Tous mes deſirs ſe ſont bornés à jouir de ſa vue ; & rien de criminel n'a profané la paſſion que ſes beaux yeux m'ont inſpirée.

HARPAGON *à part.*

Les beaux yeux de ma caſſette ! Il parle d'elle, comme un amant d'une maîtreſſe.

VALERE.

Dame Claude, Monſieur, ſçait la vérité de cette aventure, & elle vous peut rendre témoignage....

HARPAGON.

Quoi ! ma ſervante eſt complice de l'affaire ?

VALERE.

Oui, Monſieur, elle a été témoin de notre engagement ; & c'eſt après avoir connu l'honnêteté de ma flamme, qu'elle m'a aidé à perſuader votre fille de me donner ſa foi, & de recevoir la mienne.

HARPAGON.

(*à part.*)

Hé ? Eſt-ce que la peur de la Juſtice le fait extravaguer ? (*à Valere.*) Que nous brouilles-tu ici de ma fille ?

VALERE.

Je dis, Monſieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à faire conſentir ſa pudeur à ce que vouloit mon amour.

HARPAGON.

La pudeur de qui ?

VALERE.

De votre fille ; & c'eſt ſeulement depuis hier qu'elle a pu ſe réſoudre à nous ſigner mutuellement une promeſſe de mariage.

HARPAGON.

Ma fille t'a ſigné une promeſſe de mariage ?

VALERE.

Oui, Monſieur, comme, de ma part, je lui en ai ſigné une.

HARPAGON.

O Ciel ! autre diſgrace !

M. JACQUES *au Commiſſaire.*

Ecrivez, Monſieur, écrivez.

HARPAGON.

Rengregement de mal ! ſurcroît de déſeſpoir ! (*au Commiſſaire.*) Allons, Monſieur, faites le dû de votre charge, & dreſſez-lui moi ſon procès comme larron, & comme ſuborneur.

M^e^. JACQUES.

Comme larron, & comme ſuborneur.

VALERE.

Ce ſont des noms qui ne me ſont point dûs ; & quand on ſçaura qui je ſuis....



SCENE IV.

HARPAGON, ELISE, MARIANE, VALERE, FROSINE, MAISTRE JACQUES, UN COMMISSAIRE.

HARPAGON.

AH! fille ſcélérate, fille indigne d'un pere comme moi; c'eſt ainſi que tu pratiques les leçons que je t'ai données? Tu te laiſſes prendre d'amour pour un voleur infame, & tu lui engages ta foi ſans mon conſentement? Mais vous ſerez trompés l'un & l'autre. (*à Eliſe.*) Quatre bonnes murailles me répondront de ta conduite; (*à Valere*) & une bonne potence me fera raiſon de ton audace.

VALERE.

Ce ne ſera point votre paſſion qui jugera l'affaire; & l'on m'écoutera, au moins, avant que de me condamner.

HARPAGON.

Je me ſuis abuſé de dire une potence; & tu ſeras roué tout vif.

ELISE, *aux genoux d'Harpagon.*

Ah! mon pere, prenez des ſentimens un peu plus humains, je vous prie, & n'allez point pouſſer les choſes dans les dernieres violences du pouvoir paternel. Ne vous laiſſez point entraîner aux premiers mouvemens de votre paſſion; & donnez-vous le tems de conſidérer ce que vous voulez faire. Prenez la peine de mieux voir celui dont vous vous offenſez, il eſt tout autre que vos yeux ne le jugent; & vous trouverez moins étrange que je me ſois donnée à lui, lorſque vous ſçaurez que, ſans lui, vous ne m'auriez plus il y a long-tems. Oui, mon pere, c'eſt celui qui me ſauva de ce grand péril que vous ſçavez que je courus dans l'eau, & à qui vous devez la vie de cette même fille, dont....

HARPAGON.

Tout cela n'eſt rien; & il valoit bien mieux pour moi,

qu'il te laissât noyer, que de faire ce qu'il a fait.

ELISE.

Mon pere, je vous conjure, par l'amour paternel, de me....

HARPAGON.

Non, non, je ne veux rien entendre; & il faut que la Justice fasse son devoir.

Me. JACQUES *à part.*

Tu me payeras mes coups de bâton.

FROSINE *à part.*

Voici un étrange embarras.

SCENE V.

ANSELME, HARPAGON, ELISE, MARIANE, FROSINE, VALERE, UN COMMISSAIRE, MAISTRE JACQUES.

ANSELME.

QU'est-ce, Seigneur Harpagon? Je vous vois tout ému?

HARPAGON.

Ah! Seigneur Anselme, vous me voyez le plus infortuné de tous les hommes, & voici bien du trouble & du désordre au contrat que vous venez faire. On m'assassine dans le bien, on m'assassine dans l'honneur; & voilà un traître, un scélérat, qui a violé tous les droits les plus saints, qui s'est coulé chez moi sous le titre de domestique, pour me dérober mon argent, & pour me suborner ma fille.

VALERE.

Qui songe à votre argent, dont vous me faites un galimathias?

HARPAGON.

Oui, ils se sont donnés l'un à l'autre une promesse de mariage. Cet affront vous regarde, Seigneur Anselme, & c'est vous qui devez vous rendre partie contre lui, & faire, à vos dépens, toutes les poursuites de la Justice, pour vous venger de son insolence.

ANSELME.

Ce n'eſt pas mon deſſein de me faire épouſer par force, & de rien prétendre à un cœur qui ſe ſeroit donné; mais pour vos intérêts, je ſuis prêt à les embraſſer ainſi que les miens propres.

HARPAGON.

Voilà, Monſieur, qui eſt un honnête Commiſſaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit, de la fonction de ſon office. (*au Commiſſaire, montrant Valere.*) Chargez-le comme il le faut, Monſieur, & rendez les choſes bien criminelles.

VALERE.

Je ne vois pas quel crime on me peut faire de la paſſion que j'ai pour votre fille, & le ſupplice où vous croyez que je puiſſe être condamné pour nôtre engagement, lorſqu'on ſçaura ce que je ſuis.

HARPAGON.

Je me moque de tous ces contes; & le monde aujourd'hui n'eſt plein que de ces larrons de nobleſſe, que de ces impoſteurs, qui tirent avantage de leur obſcurité, & s'habillent inſolemment du premier nom illuſtre qu'ils s'aviſent de prendre.

VALERE.

Sçachez que j'ai le cœur trop bon, pour me parer de quelque choſe qui ne ſoit point à moi; & que tout Naples peut rendre témoignage de ma naiſſance.

ANSELME.

Tout beau; prenez garde à ce que vous allez dire. Vous riſquez ici plus que vous ne penſez; & vous parlez devant un homme à qui tout Naples eſt connu, & qui peut aiſément voir clair dans l'hiſtoire que vous ferez.

VALERE.

Je ne ſuis point homme à rien craindre; & ſi Naples vous eſt connu, vous ſçavez qui étoit Dom Thomas d'Alburci.

ANSELME.

Sans doute, je le ſçais; & peu de gens l'ont connu mieux que moi.

HARPAGON.

Je ne me ſoucie, ni de Dom Thomas, ni de Dom Martin.

(Harpagon voyant deux chandelles allumées, en souffle une.)

ANSELME.

De grace, laiſſez-le parler ; nous verrons ce qu'il en veut dire.

VALERE.

Je veux dire, que c'eſt lui qui m'a donné le jour.

ANSELME.

Lui ?

VALERE.

Oui.

ANSELME.

Allez, vous vous moquez. Cherchez quelqu'autre hiſtoire qui vous puiſſe mieux réuſſir ; & ne prétendez pas vous ſauver ſous cette impoſture.

VALERE.

Songez à mieux parler. Ce n'eſt point une impoſture ; & je n'avance rien qu'il ne me ſoit aiſé de juſtifier.

ANSELME.

Quoi ! vous oſez vous dire fils de Dom Thomas d'Alburci ?

VALERE.

Oui, je l'oſe ; & ſuis prêt de ſoutenir cette vérité contre qui que ce ſoit.

ANSELME.

L'audace eſt merveilleuſe ! Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a ſeize ans, pour le moins, que l'homme, dont vous nous parlez, périt ſur mer avec ſes enfans & ſa femme, en voulant dérober leur vie aux cruelles perſécutions qui ont accompagné les déſordres de Naples, & qui en firent exiler pluſieurs nobles familles.

VALERE.

Oui ; mais apprenez, pour vous confondre, vous, que ſon fils, âgé de ſept ans, avec un domeſtique, fut ſauvé de ce naufrage par un vaiſſeau Eſpagnol, & que ce fils ſauvé eſt celui qui vous parle. Apprenez que le Capitaine de ce vaiſſeau, touché de mon infortune, prit amitié pour moi, qu'il me fit élever comme ſon propre fils ; & que les armes furent mon emploi dès que je m'en trouvai capable ; que j'ai ſçu depuis peu que mon pere n'étoit

point mort, comme je l'avois toujours cru ; que, paſſant ici pour l'aller chercher, un aventure, par le Ciel concertée, me fit voir la charmante Eliſe ; que cette vue me rendit eſclave de ſes beautés, & que la violence de mon amour, & les ſévérités de ſon pere, me firent prendre la réſolution de m'introduire dans ſon logis, & d'envoyer un autre à la quête de mes parens.

ANSELME.

Mais quels témoignages encore autres que vos paroles, nous peuvent aſſurer que ce ne ſoit point une fable que vous ayez bâtie ſur une vérité ?

VALERE.

Le Capitaine Eſpagnol, un cachet de rubis qui étoit à mon pere, un braſſelet d'agathe que ma mere m'avoit mis au bras, le vieux Pédro, ce domeſtique qui ſe ſauva avec moi du naufrage.

MARIANE.

Hélas ! à vos paroles je puis ici répondre, moi, que vous n'impoſez point ; & tout ce que vous dites me fait connoître clairement que vous êtes mon frere.

VALERE.

Vous, ma ſœur !

MARIANE.

Oui, mon cœur s'eſt ému dès le moment que vous avez ouvert la bouche ; & notre mere, que vous allez ravir, m'a mille fois entretenue des diſgraces de notre famille. Le Ciel ne nous fit point auſſi périr dans ce triſte naufrage ; mais il ne nous ſauva la vie que par la perte de notre liberté ; & ce furent des corſaires qui nous recueillirent, ma mere & moi, ſur un débris de notre vaiſſeau. Après dix ans d'eſclavage, une heureuſe fortune nous rendit notre liberté, & nous retournames dans Naples, où nous trouvames tout notre bien vendu, ſans y pouvoir trouver des nouvelles de notre pere. Nous paſſames à Genes, où ma mere alla ramaſſer quelques malheureux reſtes d'une ſucceſſion qu'on avoit déchirée ; de-là, fuyant la barbare injuſtice de ſes parens, elle vint en ces lieux, où elle n'a preſque vécu que d'une vie languiſſante.

ANSELME.

ANSELME.

O Ciel! quels font les traits de ta puiffance, & que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles! Embraffez-moi, mes enfans, & mêlez tous deux vos tranfports à ceux de votre pere.

VALERE.

Vous êtes notre pere?

MARIANE.

C'eft vous que ma mere a tant pleuré?

ANSELME.

Oui, ma fille, oui, mon fils, je fuis Dom Thomas d'Alburci, que le Ciel garantit des ondes avec tout l'argent qu'il portoit; & qui, vous ayant tous cru morts durant plus de feize ans, fe préparoit, après de longs voyages, à chercher dans l'hymen d'une douce & fage perfonne, la confolation de quelque nouvelle famille. Le peu de fureté que j'ai vu pour ma vie à retourner à Naples, m'a fait y renoncer pour toujours; & ayant fçu trouver moyen d'y faire vendre ce que j'avois, je me fuis habitué ici, où, fous le nom d'Anfelme, j'ai voulu m'éloigner les chagrins de cet autre nom, qui m'a caufé tant de traverfes.

HARPAGON *à Anfelme.*

C'eft-là votre fils?

ANSELME.

Oui.

HARPAGON.

Je vous prends à partie, pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

ANSELME.

Lui, vous avoir volé?

HARPAGON.

Lui-même.

VALERE.

Qui vous dit cela?

HARPAGON.

Maître Jacques.

VALERE *à Maître Jacques.*

C'eft toi qui le dis?

Me. JACQUES.

Vous voyez que je ne dis rien.

HARPAGON.

Oui. Voilà Monſieur le Commiſſaire qui a reçu ſa dépoſition.

VALERE.

Pouvez-vous me croire capable d'une action ſi lâche ?

HARPAGON.

Capable, ou non capable, je veux ravoir mon argent.

SCENE DERNIERE.

HARPAGON, ANSELME, ELISE, MARIANE, CLEANTE, VALERE, FROSINE, UN COMMISSAIRE, Me. JACQUES, LA FLECHE.

CLEANTE.

NE vous tourmentez point, mon pere, & n'accuſez perſonne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire ; & je viens ici pour vous dire, que ſi vous voulez vous réſoudre à me laiſſer épouſer Mariane, votre argent vous ſera rendu.

HARPAGON.

Où eſt-il ?

CLEANTE.

Ne vous mettez point en peine. Il eſt en un lieu dont je réponds ; & tout ne dépend que de moi. C'eſt à vous de me dire à quoi vous vous déterminez ; & vous pouvez choiſir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre caſſette.

HARPAGON.

N'en a-t-on rien ôté ?

CLEANTE.

Rien du tout. Voyez ſi c'eſt votre deſſein de ſouſcrire à ce mariage, & de joindre votre conſentement à celui de ſa mere, qui lui laiſſe la liberté de faire un choix entre nous deux.

MARIANE *à Cleante.*

Mais vous ne ſçavez pas que ce n'eſt pas aſſez que ce

consentement ; & que le Ciel, (*montrant Valere*) avec un frere que vous voyez, vient de me rendre (*montrant Anselme*) un pere, dont vous avez à m'obtenir.

ANSELME.

Le Ciel, mes enfans, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils plutôt que sur le pere. Allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est point nécessaire d'entendre ; & consentez, ainsi que moi, à ce double hyménée.

HARPAGON.

Il faut, pour me donner conseil, que je voie ma cassette.

CLEANTE.

Vous la verrez saine & entiere.

HARPAGON.

Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfans.

ANSELME.

Hé bien, j'en ai pour eux ; que cela ne vous inquiete point.

HARPAGON.

Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages ?

ANSELME.

Oui, je m'y oblige. Etes-vous satisfait ?

HARPAGON.

Oui, pourvu que, pour les nôces, vous me fassiez faire un habit.

ANSELME.

D'accord. Allons jouir de l'allegresse que cet heureux jour nous présente.

LE COMMISSAIRE.

Holà, Messieurs, holà. Tout doucement, s'il vous plaît. Qui me payera mes écritures ?

HARPAGON.

Nous n'avons que faire de vos écritures ?

LE COMMISSAIRE.

Oui, mais je ne prétends pas, moi, les avoir faites pour rien.

HARPAGON, *montrant Maître Jacques.*

Pour votre payement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

Mᵉ. JACQUES.

Hélas! comment faut-il donc faire? On me donne des coups de bâton pour dire vrai, & on me veut pendre pour mentir.

ANSELME.

Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.

HARPAGON.

Vous payerez donc le Commissaire?

ANSELME.

Soit. Allons vîte faire part de notre joie à votre mere.

HARPAGON.

Et moi, voir ma chere cassette.

F I N.